



Du hirsute au hamite: Les variations du cycle de Ntare Ruhatsi, fondateur du royaume du Burundi

Author(s): Jean-Pierre Chrétien

Source: *History in Africa*, Vol. 8 (1981), pp. 3-41

Published by: [African Studies Association](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/3171507>

Accessed: 13/07/2013 07:08

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.



African Studies Association is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *History in Africa*.

<http://www.jstor.org>

DU HIRSUTE AU HAMITE: LES VARIATIONS DU CYCLE DE
NTARE RUHATSI, FONDATEUR DU ROYAUME DU BURUNDI*

Jean-Pierre Chrétien
C.N.R.S., Paris

A peine admises dans le monde de l'histoire académique, les sources orales sont vivement contestées par plusieurs spécialistes. L'ouvrage de David Henige, *The Chronology of Oral Tradition*, en 1974, s'en prend à la "chimère" qu'ont pu nourrir celles-ci, notamment en matière de chronologie, compte tenu du fonctionnement de la tradition orale et de ses contacts récents avec les cultures écrites. L'exemple du Bunyoro auquel, entre autres, il se réfère est particulièrement éclairant aussi pour le Burundi.¹ Quelles que soient nos convictions, enracinées sur l'expérience et sur les résultats acquis, concernant la richesse des témoignages oraux dans les sociétés de l'Afrique des Grands Lacs, la recherche ne peut que bénéficier de ces critiques radicales si elle en situe la portée exacte. Les problèmes d'interprétation historique sont particulièrement délicats en ce qui concerne les récits de fondation ou d'origine, vu l'ancienneté des faits évoqués et la redondance des traditions, généralement plus discrètes sur les périodes intermédiaires que sur les débuts. Aux difficultés de méthode face à des récits où les faits politiques, religieux, les mythes et la poésie, les localisations spatiales et temporelles s'emmêlent de façon aussi variée que contradictoire, s'ajoutent les problèmes idéologiques étroitement confondus avec les interprétations tirées de ces récits, voire avec les formulations les plus récentes de ces dernières. Idéologies nées des contradictions de la société locale, mais aussi du choc avec les cultures étrangères, musulmanes ou surtout, dans notre cas, occidentales.

Depuis une quinzaine d'années nous sommes préoccupé par ce type de questions dans l'histoire du Burundi et nous avons relevé avec intérêt les recherches parallèles sur d'autres anciens Etats de la région, telles qu'elles transparaissent par exemple depuis 1974 dans *History in Africa*.² Au Burundi le terrain a déjà été largement défriché grâce aux enquêtes de Jan Vansina publiées en 1972 dans *La légende du passé* (un titre discutable, mais révélateur), mais le paysage historique qui en ressort reste très touffu, aussi broussailleux que le roi fondateur de la dynastie burundaise, le dénommé *Rushatsi* (le Chevelu, le Hirsute).³

HISTORY IN AFRICA, 8(1981)

Nous pourrions ajouter que ce même terrain est miné par un débat sur la chronologie et les listes dynastiques, d'autant plus difficile que les événements concernés se raccrochent, au nord à une histoire rwandaise particulièrement étoffée et structurée, et au sud à une histoire du Buha, fondamentale pour le passé ancien du Burundi mais restée malheureusement excessivement floue.⁴ Le terrain est miné à un autre titre, car le débat de chiffres est lié, implicitement ou explicitement, depuis un demi-siècle à des considérations idéologiques, voire politiques, sur la part relative des catégories (*amoko*) hutu et tutsi dans la naissance de la royauté.⁵ Il faut noter enfin, pour terminer ces remarques préliminaires qui militent en faveur d'un effort de rigueur historique, la reprise permanente dans les synthèses historiques sur l'Afrique de l'Est d'un schéma remontant aux années 1890 et selon lequel la dynastie du Burundi serait la dernière excroissance des conquêtes du légendaire Ruhinda dont le nom est attaché, comme on sait, aux origines du Karagwe, du Nkore, de l'Ihangiro et du Buzinza (pour me parler que des étapes essentielles de son époque): récemment encore (en 1977) le volume III de la *Cambridge History of Africa* proposait une carte de "l'expansion Hinda" dans laquelle l'espace burundais était nettement intégré.⁶ Au Burundi même, en revanche, une historiographie devenue quasi officielle dans les années 1950 et 1960 présentait la monarchie du pays comme issue de celle du Rwanda.⁷ Nous n'aurons pas la hardiesse de réduire ce débat à une opposition entre une école francophone (ou francographe) polarisée sur le Rwanda et une école anglophone polarisée sur les anciens royaumes de l'Ouganda (auxquels se rattache la légende de Ruhinda). Néanmoins le moment est venu de confronter ces versions et de dépasser les frontières historiques ou culturelles pour le plus grand profit de la recherche.

Bien que nous prenions en compte ici les données nouvelles fournies par des enquêtes orales postérieures à celles de Jan Vansina, notre propos essentiel n'est pas d'enrichir la forêt d'arbres nouveaux, mais de décrire le panorama des sources. Avant de pousser plus avant les recherches, une historiographie serrée est devenue nécessaire. Cette mise au point est fondée sur des traditions orales authentiques recueillies par plusieurs chercheurs depuis une vingtaine d'années et sur les publications (elles-mêmes appuyées au moins partiellement sur des sources orales) disponibles en allemand, en français ou en kirundi depuis le début de ce siècle.

Sur ces bases nous croyons possible de distinguer d'abord trois niveaux de lecture: celui des traditions orales burundaises en tant que telles, celui des modèles culturels voisins, celui des réinterprétations de la culture écrite moderne. Sans prétendre trancher (sera-ce jamais possible?) tous les problèmes de chronologie et d'origines du royaume du Burundi, nous pensons que ce retour aux sources ouvre ou confirme des perspectives déjà amorcées dans des études récentes sur la double définition idéologique et socio-politique, de l'ancien système des pouvoirs au Burundi.

L'apport des traditions orales burundaises:

Elles s'organisent autour de deux noyaux à la fois géographiques et thématiques que nous pouvons appeler le cycle du Nkoma et le cycle de la Kanyaru.

Le cycle du Nkoma est parfaitement représenté par deux récits: celui de Dominique Ruvugazinaniwe enregistré à Bisoro en 1954 et publié par André Coupez dans *Aequatoria* en 1958, et celui de Stanislas Masasu enregistré en 1958 par Jan Vansina et publié en 1972, récit que Masasu nous répéta, un peu abrégé, en septembre 1971.⁸ Les principaux épisodes en sont les suivants: la dispute entre deux frères, Nsoro et Jabwe, fils d'un potentat régnant au Sud du pays et nommé Ntweru; la naissance d'un bâtard de Nsoro, son frère Jabwe ayant profité d'une averse durant une partie de chasse pour s'abriter chez la femme de celui-ci; la mort de Nsoro dans les marais de Gitanga (au lieu dit Ryansoro); la fuite de l'enfant chez sa tante paternelle Inamabuye, épouse d'un roi du Buha, avec l'aide d'un devin; sa vie de pauvre berger "vêtu de peaux de mouton" (d'où le surnom de *Cambarantama*) à la cour du roi; l'inquiétude de ce dernier devant les succès du jeune homme au jeu de trictrac (*kibuguzo*) ou dans les combats de son taurillon contre le taureau royal (symboles trop clairs de ses prétentions); la consultation des devins qui pénètrent le rêve prophétique du roi sur l'avenir du jeune Ntare; la traversée de la rivière (Malagarazi), puis d'une forêt et l'arrivée au sommet du Nkoma où la peau d'un taureau placée sur une termitière est frappée par un serpent *inkoma* qui s'y trouvait, marquant ainsi la naissance du Tambour (c'est à dire du Royaume) du Burundi, taillé ensuite dans un fût de *murama*⁹; la fuite des Baha partis à la poursuite de ce rebelle, puis la marche triomphale de Ntare le Hirsute (*Rushatsi*) vers le nord-ouest jusqu'à la région des grandes capitales royales (autour de Muramvya, sur les contreforts de la crête de la Kibira)¹⁰; l'élimination de Jabwe et l'intronisation d'un nouveau *mwami* du Burundi.

Des variantes nombreuses peuvent être relevées.¹¹ Le roi du Buha est appelé tantôt Ruhinda, tantôt Ruhaga, ce qui ferait référence soit au Buha du Sud, soit au Buha du Nord. Selon certains, un groupe de devins (les plus souvent cités sont, soit la lignée des Bajiji - Nyamigogo, Ndwano et Runyota -, soit Mitimigamba ou Shaka fils du Bakeba), constatant l'impopularité du roi du Burundi (roi appelé souvent Ruhaga), seraient partis chercher un nouveau souverain qui devait se présenter sous les traits d'un pauvre charbonnier ou d'un forgeron vivant dans la brousse, et ils l'auraient finalement trouvé au Buha (au Heru, au Bushingo ou au Bujiji). Selon d'autres, cette quête d'un roi s'accompagne de l'arrivée au Burundi du héros divin Kiranga et de l'introduction du culte du *kubandwa*. Les surnoms de Ntare, outre *Rushatsi* et *Cambarantama*, sont aussi *Serutama* (Père-Grand Mouton, avec la connotation religieuse attachée au mouton, l'animal d'*Imana*, animal sacré par excellence interdit à la consommation alimentaire) et *Rufuku* (la Taupe), ce qui donne lieu à la formule *Rufuku rwafukisye Uburundi*, "Rufuku qui à creusé le Burundi," c'est à dire celui qui a fait son terrier au Burundi et qui y a surgi du sol tel une taupe. Selon certains

vieillards par ailleurs bien informés, Rushatsi serait issu d'une famille de forgerons du clan hutu des Bahanza.¹² Certains récits font aussi allusion au littoral du lac Tanganyika, soit pour l'origine de Ntwero, soit pour l'arrivée de Kiranga (rattaché dans ce cas au Bushi), soit même pour l'arrivée de Ntare.¹³ Enfin un épisode fréquent montre la confrontation entre Ntare et un compagnon ou un parent nommé Mbibe (ancêtre du clan des Babibe) qui aurait cédé le tambour royal en échange de pâte.¹⁴ Comme on le voit, les épisodes relatifs à Nsoro et à Jabwe sont souvent dissociés du récit de fondation, mais dans tous les cas le futur roi vient ou revient du Buha, se fait reconnaître au Nkoma et bénéficie de la protection des devins.

Le cycle de la Kanyaru apparaît quant à lui dans le récit de Rusukiranya, publié par Bernard Zuure en 1932 dans *L'âme du Murundi*, ou dans celui de Ruteye, un des gardiens des sites funéraires royaux, publié dans *La légende du passé*.¹⁵ Le futur Ntare est, disent-ils, envoyé dans sa jeunesse au service du mari de sa tante paternelle, un magicien du Rwanda nommé Mashira. Il y ramasse le bois à brûler et y garde les vaches. Sur les conseils de sa tante il conduit le bétail sur un champ d'éleusine du magicien, afin de le mettre en colère et le faire parler sous le coup de l'émotion. Il écoute alors en cachette les invectives de ce dernier et apprend ainsi la prophétie qui le concerne: s'il se fait forger des armes de fer, il peut partir au Burundi avec un taureau. Il y trouvera un pays dont le souverain est un fauve installé dans une grotte. Il n'aura qu'à tuer cet animal et à s'installer à sa place pour recevoir les cadeaux de la population. Il accomplit la prophétie: il traverse la Kanyaru, campe dans une forêt, puis tue le fauve (un lion ou un gros serpent selon d'autres versions) et s'installe dans cette grotte située sur la rive droite du fleuve (le nom de Nyamigango est notamment cité). Il redistribue la moitié des offrandes, ce qui accroît sa popularité. Des Batwa réussissent à l'apercevoir en train de se chauffer au soleil sur la peau de la bête. Alors les gens se saisissent de lui et le proclament roi à Remera. Celui qui n'était jusque là que *Cambarantama* ou *Rushonje Ruzokira* (L'Affamé qui fera fortune) devient Ntare Rushatsi. D'autres variantes l'associent plus étroitement encore au Rwanda en le présentant comme un descendant de Gihanga, un des fondateurs mythiques de la dynastie de ce pays. Sur le terrain proprement burundais on relève aussi quelques récits selon lesquels Ntare fut trouvé dans une forêt près de Remera, une grande colline à l'est de l'actuel centre de Ngozi, par des chasseurs ou par des paysans, soit sur un arbre, soit à un confluent de rivières au milieu de diverses plantes cultivées, des lianes indiquant l'emplacement d'un tambour. Il est aussi appelé *Karemera*.¹⁶

Une première comparaison de ces deux cycles est instructive. D'abord, sur le plan de la représentation quantitative et de la répartition géographique des versions recueillies, soit par Vansina, soit, pour quelques-unes, par Mworoha ou par nous-même.¹⁷ Nous ne tenons compte ici que des traditions orales proprement dites, c'est à dire dotées de références claires relativement à leur production: lieu, date au moins approximative, auteur du

texte oral, par opposition aux informations indirectes ou recomposées qui sont sujettes à caution et échappent en tout cas à tout travail critique sérieux. Le cycle du Nkoma regroupe sur ces bases 64 versions et celui de la Kanyaru. Par ailleurs leur répartition cartographique montre une dispersion assez grande des premières (avec une prédominance des provinces de Bururi, de Gitega et de Muramvya et de l'arrondissement de Rutana) et une concentration des secondes dans la région du Nkiko-Mugamba et dans les environs de Ngozi, à l'extrême Nord du pays.¹⁸ Le caractère "national" du cycle du Nkoma est donc mieux affirmé.

Le contenu révèle d'autre part des analogies frappantes et de curieux recoupements. Les deux cycles se réfèrent à une thématique commune: le roi qui surgit de la brousse ou de la forêt (d'où un de ses surnoms, Ntare *Biti*, Ntare Les-Arbres) et qui s'impose aux bêtes sauvages (lions, serpents); le parvenu qui ne succède ni à son père naturel, ni à son père adoptif, mais qui bénéficie de protections féminines, en particulier de celle d'une tante paternelle (dans la version du Nkoma, tout se passe comme s'il héritait de sa mère adoptive, selon une filiation quasi-matrilinéaire); le prédestiné dont la carrière est contenue dans les rêves prophétiques de Ruhinda ou de Mashira (en notant à ce propos le rôle de l'oniromancie); l'importance de *regalia* inanimés ou vivants (outils en fer, arbre *murama* donnant tantôt une pirogue, tantôt une auge divinatoire, tantôt un tambour; vieilles céréales: sorgho et éleusine; taureaux); le caractère particulier des sites où se manifeste la puissance du héros: rivières et lieux rocheux, sommets ou grottes, termitières, toute une imagerie qui suggère, au niveau de l'imagination populaire ou des remarques érudites, des hypothèses sur l'onomastie des personnages principaux. *Ntare*, le Lion est parfois rapproché de *rutare*, la roche: petit comme une pierre, mais de même dureté, auraient dit de lui les devins. *Nsoro* et *Jabwé* évoquent aussi sur le plan sémantique des cailloux ou des galets de rivières.¹⁹ La similitude de certains passages des deux cycles va parfois jusqu'au détail: par exemple la forêt où campe Ntare après avoir traversé "la rivière," qu'il s'agisse de la Malagarazi ou de la Kanyaru, est souvent appelée forêt de Manyenye.²⁰

L'interprétation est compliquée par les nombreux amalgames spatio-temporels qui marquent ce type de sources au fil des générations. La répétition du nom de Ntare dans la titulature dynastique amène l'intégration aux récits de fondation relatifs à Ntare Rushatsi d'épisodes concernant en fait Ntare Rugamba au début du XIXe siècle, d'autant plus que, dans l'idéologie monarchique du pays, tout souverain portant ce nom est crédité de hauts faits et de victoires. Les guerres menées par Ntare Rugamba contre Ruhaga, roi du Buyungu, ou contre Nsoro, roi du Bugesera, permettent de s'interroger sur la pertinence de guerres contre des rois des mêmes pays et portant les mêmes noms sous un Ntare précédent.²¹ Autre exemple significatif: le rebelle Fumbije, au nord-est du Burundi, qu'une enquête récente²² situe clairement entre le partage du Bugesera (au profit du Burundi et du Rwanda, au début du XIXe siècle) et l'installation dans cette région de chefs de la lignée des Basine (issue de

Mutaga Senyamwiza) est décrit par certains informateurs cités dans *La légende du passé* comme un des anciens potentats que Ntare Rushatsi aurait éliminés.²³ Dans l'espace on observe aussi un mouvement univoque qui consiste à rattacher au cycle de la Kanyaru des éléments du cycle du Nkoma. Certains informateurs qui font venir Ntare du Gisaka placent néanmoins son point d'entrée au Burundi sur le Nkoma. Dans une version sur laquelle nous reviendrons, l'ancien chef Pierre Baranyanka évoquait plusieurs déplacements du futur Ntare entre le Rwanda et le Buha, notamment une conquête sous forme d'aller et retour de Remera de Ngozi vers le Nkoma, puis du Nkoma vers Bukeye, le chemin approprié pour se rendre de la Kanyaru au Centre du pays semblant être à l'époque ce détour par le sud-Est! Il s'y ajoute un amalgame toponymique entre *Remera* au sud de Muramvya, un haut lieu de la royauté sacrée burundaise, et *Remera* à l'est de Ngozi (le "Remera de Nini" de Vansina) qui facilite l'ambiguïté sur le lieu de la proclamation du nouveau roi.²⁴ On pourrait enfin observer que, dans un récit que nous fit le vieux Baramagara, le devin Runyota et une termitière jouent un rôle déterminant, tout comme dans le Nkoma, bien que cet homme, se ralliant au cycle de la Kanyaru, fasse venir Ntare Rufuku du Rwanda.²⁵ Malgré ces interférences et, comme on va le voir, le jeu d'influences extérieures dans les deux cas, on doit constater que tant du point de vue de la richesse du contenu que de l'enracinement dans le terroir burundais, le cycle de la Kanyaru a moins de poids que celui du Nkoma. Ce dernier s'appuie en outre sur les repères de nombreux lieux sacrés, l'itinéraire de Ntare Rushatsi étant celui même suivi chaque année par la délégation des ritualistes du *muganuro* (la fête royale des semailles du sorgho).²⁶ On peut certes en tirer deux conclusions opposées: ou bien la version du Nord reflète les dernières traces d'une ancienne dynastie qui aurait précédé celle inaugurée au Nkoma par Ntare Rushatsi (comme le suggère Vansina), ou bien elle ne représente qu'un placage tardif. Mais d'autres éléments du dossier doivent aussi être envisagés.

La diffusion de modèles culturels des pays voisins:

Jan Vansina avait déjà signalé dans *La légende du passé* que plusieurs récits burundais sont tellement proches de récits historiques rwandais qu'il est impossible d'exclure une influence entre ces deux ensembles.

Le cycle de la Kanyaru s'insère manifestement dans un groupe de traditions rwandaises consacrées au roi-magicien Mashira. Il semble assuré que le récit de l'initiation involontaire du futur Ntare par Mashira était connu au Rwanda. Dans sa thèse inédite Peter Schumacher²⁷ nous donne une version recueillie dans les années 30 auprès du vieux Sekarama, un chroniqueur réputé de la cour rwandaise. Selon ce dernier, comme on peut le voir dans la traduction donnée en annexe, Karemera, autrement dit Rushonje Ruzokira, était un pauvre Munyiginya originaire de Kamonyi qui accompagna son maître Gacumu à la cour du devin Mashira; il y apprit par ruse, en se cachant, les prédictions de Mashira le concernant; il traversa

la Kanyaru et alla vers la forêt de Bugazi où il tua le lion qui régnait sur le pays; les gens l'aperçurent se chauffant au soleil sur la peau du lion; il fut saisi et proclamé roi sous le nom de Ntare Rushatsi. Il est par ailleurs mentionné que les parents de ce Karemera se seraient appelés Nsinga et Mparakazi. Dans *Inganji Karinga*, Alexis Kagame fournit une version analogue.²⁸ D'autres récits, bien connus, associent Mashira à l'histoire propre du Rwanda, au Nduga où il résista à Mibambwe Mutabazi,²⁹ ou à l'histoire du Bugesera.³⁰ Dans cette dernière tradition, un récit édité par A. Coupez et T. Kamanzi nous présente un certain Karemera, fils de Sinzi, qui est roi du Bugesera et qui va consulter Mashira pour sauver son pays de la sécheresse et de la stérilité; mais sur la route Karemera est aidé par une autre prophétesse, rivale de Mashira, une certaine Mparakazi qu'il épouse. Les similitudes onomastiques semblent indiquer que les traditions recueillies au nord-ouest du Burundi ont pu être influencées par ce cycle rwandais. Mais le cycle de la Kanyaru peut aussi refléter une ancienne tradition commune, restée plus vivace au Rwanda et subsistant à l'état de bribes au Nord du Burundi, comme le montreraient les allusions à un roi trouvé dans une forêt de la région de Remera de Ngozi.³¹

Bien plus on retrouve des aspects du corpus rwandais jusque dans le cycle du Nkoma. Des traits importants du récit de Mashira y réapparaissent, tels celui de la prophétie subtilisée (Ruhinda jouant cette fois le rôle de Mashira dans la scène du rêve dévoilé par les devins) ou celui de l'auge magique, utilisée par les devins à la Cour du Buha et par Mashira lorsqu'il entreprend d'arrêter la pluie au Bugesera. Le cycle du Nkoma rappelle surtout les traditions rwandaises relatives à la reconquête de son royaume par le *mwami* Ruganzu Ndori.³² En particulier l'épisode où l'on voit Ruganzu arracher par la ruse son pouvoir au roi d'Igara, Nzira fils de Muramira, réapparaît presque termes à termes dans plusieurs passages évoquant l'action de Cambarantama à la Cour du Buha: dans les deux cas le futur souverain se dissimule sous les traits d'un simple veilleur de nuit, berger, ramasseur de bois à brûler; sa vraie personnalité est connue d'une femme (la mère du roi ou son épouse principale); des signes manifestent sa puissance secrète (parties de trictrac, combats de taureaux, étagères portant les récipients à lait ébranlés); un arbre (ou un bois sacré) protecteur du roi est abattu par le jeune "domestique" pour en faire du feu; une barque magique, taillée en bois de *murama*, de *murinzi* ou de *muganza*,³³ toujours des arbres vénérés, assure son passage sur la rivière; des gens sont prêts à l'accueillir sur l'autre rive dans la forêt. La comparaison peut être illustrée par la lecture des récits de Masasu ou de Ruvugazinaniwe cités plus haut, ou par celui recueilli par le Père Brossy dans le Sud du pays et publié en 1938 par Julien Gorju.³⁴ De façon plus étonnante encore, des récits burundais reprennent à leur compte la geste de Ruganzu: la *Légende du passé* en donne quelques exemples significatifs rassemblés dans ce que Jan Vansina appelle un cycle de Mitimigamba (du nom du devin qui aide Ntare/Ruganzu contre Nzira).³⁵ Et récemment, en novembre

1978, les enquêteurs du Centre de Civilisation Burundaise ont enregistré le récit d'un Burundais encore jeune, à Musigati, selon qui Ruganzu était un roi du Burundi et Nzira un roi du Rwanda!³⁶ Les migrations des contes ont sans aucun doute été plus fréquentes que celles des peuples. En 1953, dans un texte recueilli par André Coupez, un notable de Muramvya, Joseph Rugomana, affirme même que le nom de Ruganzu fut introduit au Rwanda par Ntare.³⁷

Quelles que soient les particularités événementielles et géographiques auxquelles ils se réfèrent, ces récits d'origines appartiennent à un univers culturel commun. A la limite on peut dire que les deux groupes de traditions, celui de Mashira et celui de Ruganzu, relèvent d'un même ensemble qui pourrait s'intituler "le roi caché" ou "le roi révélé." Tantôt c'est la divination qui joue, tantôt la ruse, ce qu'on pourrait appeler la voie de "l'oracle subtilisé" et la voie du "tambour dérobé," les deux voies se recoupant dans le récit de Cambarantama à la Cour du Buha. Ces traditions ont apparemment une richesse particulière dans la culture rwandaise, mais il faut prendre garde au fait que des traditions bien structurées peuvent s'être nourries aussi d'éléments culturels extérieurs au moins aussi anciens et que d'autre part nous manquons de références équivalentes pour les autres aires culturelles voisines du Burundi; nous voulons parler des traditions orales du Buha, du Bushubi et du Karagwe. De nouvelles enquêtes dans ces régions permettaient peut-être de resituer ces récits d'origines dans un contexte plus général que le seul espace du Rwanda-Burundi.³⁸ On pourrait déjà observer que l'histoire de Ntare chez Ruhinda ou celle de Ruganzu chez Nzira ont un équivalent au Nkore dans celle de Kyomya chez Kyana. Kyomya fils du roi cwezi Wamara, va récupérer les tambours dynastiques de son père usurpés par Kyana, en se déguisant en simple domestique, berger et ramasseur de bois; et seule une épouse de Kyana suspecte sa véritable qualité.³⁹

Les liens culturels avec le Rwanda sont donc évidents. Nous avons évoqué ceux avec les peuples de bassin du Zaire sur lesquels la recherche est presque muette. Quant à ceux existant avec les royaumes de l'est et du nord-est, ils sont restés presque aussi peu connus, malgré leur caractère patent, ne fût-ce qu'au travers de l'onomastique royale. Le nom de *Ntare* se retrouve au Nkore, au Karagwe, en Ihangiro, au Buzinza et au Buha du Sud; *Karemera* est représenté au Bugesera, au Karagwe et au Kyamutwara; *Nsoro* l'est au Bugesera et au Bushubi; *Kimenyi*, au Gisaka et au Buha du Sud.

Deux témoignages illustrent de façon curieuse les liens entre les origines du royaume du Burundi et les anciens royaumes de l'Est, ou du moins entre les traditions de ces différents domaines culturels: d'abord celui que Jan Vansina a appelé l'Anonyme de Kigamba (sur lequel nous reviendrons) d'après les notes prises en juillet 1959 dans la région de Cankuzo par Evariste Kazuzu; d'autre part celui de Henri Gitanga Sinzobakwira, un notable originaire du Bugufi, interrogé par plusieurs chercheurs depuis 1967.

Pour le premier, le Burundi eut au moins deux Ntare fondateurs: le plus ancien, dit Rushatsi ou Rufuku (ou encore Ruhinda) était roi du Kiremera, un pays qui aurait englobé le Buha, l'Est du Burundi jusqu'à la Ruvubu et à la Ruvyironza, puis le Gisaka et même, avec l'aide des creuseurs de puits (*amariba*) de Mpanga (?), le Rwanda du sud dit "Rwanda de Ndanyoye (celui-ci en ayant été éliminé selon la même procédure que celle employée par Ruganzu contre Nzira).⁴⁰ La capitale de cet ancien royaume était au Nkoma. Mais à la mort de Rushatsi, ses deux fils Bubinga et Buhura se disputèrent, le premier l'emporta et prit le nom de Rujiji (avec pour devise *Rujiji rwajije ku ngobe*), mais la grande sécheresse qui régna à cette époque amena les devins Ndwano et Mitimizirikana à aller vers le Ruguru (au Sud-Est du Buha) en quête d'un nouveau roi. Ils le trouvèrent en la personne d'un charbonnier travaillant dans la vallée de la Muyovozi, à la limite orientale du Buha, dans un champ d'aubergines africaines et d'éleusine. Ils lui prirent sa cognée et lui remirent en échange le tambour du Kiremera: c'était Ntare Biti, du clan des Bahanza. C'est à sa lignée qu'appartient ensuite un Ntare Bitwero (ou Ntwero), le conquérant du Bututsi (*Ntwere yatweye Ubututsi*, selon le dicton). Ce récit, isolé mais enraciné sur des données culturelles burundaises caractérisées, a au moins un mérite: celui de relativiser les frontières que nous connaissons pour le XIXe et le XXe siècles. Dans les siècles antérieurs, le Rwanda était confronté à des royaumes longtemps plus puissants que lui, au Bugesera et au Gisaka; d'autre part le Buha (uni ou déjà divisé en deux?) s'étendait sur tout l'Est du Burundi. Donc en créant un nouveau pouvoir au Nkoma, le fondateur, Ntare Rushatsi ou Ntare Biti, ne quittait pas en fait "le Buha": ce sont les conquêtes effectuées ensuite jusqu'à la crête de la Kibira qui créèrent "le Burundi."

Pour Sinzobakwira, Ntare était, comme les autres rois de la région, un Muzirankende (clan auquel appartient lui-même cet informateur).⁴¹ Arrivé au Nkoma selon les prédictions, il dépeça un taureau, en plaça la peau sur une termitière fendue, abattit un arbre pour y débiter un tambour et enfin il tua le lion qui régnait sur le pays. Ntare Rushatsi, proclamé roi, épousa sa soeur qui enfanta Ruhanza, ancêtre des Bahanza. Selon lui, Rujiji, ancêtre des Bajiji, et en particulier d'une lignée de grands devins (que nous avons déjà rencontrés dans ces récits), serait plutôt issu de Kwezi, premier roi du Gisaka. On retrouve dans cette tradition les deux grands clans hutu des Bahanza et des Bajiji. Le second était aussi celui de la dynastie du royaume du Nkalinzi, appelé aussi Bujiji, au sud du Buha, dont l'interdit totémique (*umuziro*) était le cercopithèque *nkende*, également respecté par les Bazirankende, les Bayango et les Bahinda. L'importance de ce repère symbolique dans l'histoire des royaumes situés à l'est du Burundi n'est plus à démontrer, depuis notamment la publication de la synthèse de Luc de Heusch.⁴² Or le singe *nkende* apparaît au bois sacré de Ngomante, près du confluent de la Malagarazi et de la Rumpungwe, où Ntare Rushatsi serait passé avant de monter sur le Nkoma: selon un vieux ritualiste rencontré en septembre 1971, Singira, un de ces

cercopithèques installés dans le bois venait manger les récoltes en signe de protestation quand le culte n'était pas rendu de façon satisfaisante. On dira que ces indices nous remettent sur la trace des Bahinda, mais le lien est plus complexe que celui de l'hypothèse simpliste d'une migration de Ruhinda ou d'un de ses fils. On est plutôt en présence de la diffusion d'un modèle politique et idéologique, véhiculé à travers des mythes et des rites particuliers par certains groupes claniques.

Dans chaque cas nous voyons des informateurs s'efforcer de mettre en valeur ou de revigorer des éléments plus ou moins disparates. Dans le dernier cas il s'agissait d'amplifier un cycle du Gisaka, particulièrement flatteur pour la famille de Sinzobakwira. Néanmoins ces différentes traditions, toutes à recueillir avec respect, nous révèlent une sorte d'échiquier de forces où l'on trouverait, face au Burundi, des pays plus ou moins associés (Buha du sud, Gisaka, Bushubi) et des pays plutôt adversaires (Bugesera, Buha du nord, Rwanda). Cette vision globale reflète des rapports politiques ou guerriers qui s'étendent sur un ou deux siècles, y compris les événements du règne de Ntare Rugamba (1ère moitié du XIXe siècle) comme l'ont montré les exemples de Ruhaga (Buha du nord) et de Nsoro (Bugesera). Les influences culturelles et politiques susceptibles de remodeler les traditions anciennes relatives au royaume du Burundi sont donc à la fois diverses et variables, voire contradictoires. L'absence de "codification" du (ou des) discours historiques burundais sur les origines présente à notre avis l'intérêt d'en révéler la dimension temporelle et par conséquent les difficultés d'interprétation, indépendamment du nouvel écran apporté à son tour par la vague des influences occidentales à l'ombre de l'intrusion coloniale réalisée dans la deuxième moitié du XIXe siècle.

L'impact de la culture écrite européenne:

Les traditions livresques qui se sont développées parallèlement aux traditions orales depuis les premiers contacts établis entre "explorateurs" ou missionnaires et les peuples des Grands Lacs posent aussi en elles-mêmes des problèmes d'origines délicats à déchiffrer. Ces voyageurs étrangers n'arrivaient pas l'esprit vierge en Afrique et, une fois sur "le terrain," ils avaient tendance à interpréter ce qu'ils observaient en fonction de l'expérience des premiers pays visités, eux-mêmes déchiffrés à la lumière des schémas anthropologiques préexistants. La Burundi ayant été pénétré seulement à partir de 1892 (expédition d'Oscar Baumann), a d'abord été lu en fonction des écrits antérieurs consacrés aux royaumes d'Uganda, aux pays Haya ou à l'Unyamwezi.⁴³ Cette lecture consistait à replacer chaque Etat dans une chaîne de migrations des groupes dynastiques dirigeants. Au Burundi deux étapes se distinguent nettement dans cette historiographie marquées chacune par les oeuvres d'un missionnaire: Johannes-Michael Van der Burgt, un Hollandais arrivé dans le pays à partir de 1896, puis Julien Gorju, un Français qui en sera le premier évêque en 1922.

Van der Burgt élaborera très rapidement une synthèse historique que l'on trouve dans différents articles de son *Dictionnaire*

Français-Kirundi de 1903.⁴⁴ Il avait eu écho de la tradition qui reliait le premier *mwami* à un Ruhinda, roi du Heru ou du Bushingo (Buha du Sud). Il affirma par ailleurs que des Barundi faisaient venir leurs rois d'une "montagne de Kitara," "au Nord," où se trouverait une source merveilleuse. Il ne donne pas d'autres précisions sur ce récit, mais il y voit une preuve de la filiation avec l'"empire du Kitara" dont les explorateurs Speke et Emin Pacha avaient déjà évoqué la grandeur passée.⁴⁵ Il faut noter ici que les toponymes Gitara, Tara, Gatara sont assez fréquents au Burundi et que l'un d'entre eux peut avoir inspiré une légende locale sans aucun rapport avec ce fameux "empire."⁴⁶ Van der Burgt reste par ailleurs mal informé à cette époque, puisqu'il nie encore l'existence du roi Mwezi Gisabo (décédé en 1908) et que parmi les quatre "branches de rois," désignant ainsi les lignées de Baganwa (princes du sang), il indique les Benengwe (clan tutsi) à la place des Bezi! Surtout, la thèse Hinda mise en avant par cet auteur provient directement des hypothèses formulées par le naturaliste et explorateur Franz Stuhlmann dans le récit de sa dernière expédition avec Emin Pacha en 1890-92.⁴⁷ Ce dernier critiquait la thèse d'Emin Pacha sur l'existence d'un empire du Kitara assez vaste pour atteindre le sud du lac Victoria et il proposait que les royaumes gérés par des souverains Bahinda aient été créés par une première vague de "pasteurs Wahuma" repoussés par une deuxième, celle des "Wahuma Wavitu." On reconnaîtra en ces *Wavitu* les fondateurs Lwo de la dynastie des Babito du Bunyoro, non encore identifiés en tant qu'ils étaient à l'époque; on voit aussi s'ébaucher ici la théorie de l'origine Cwezi des Bahinda qui se cristallisera quand les Bacwezi seront identifiés aux Bahima.⁴⁸ Selon Stuhlmann "les Ruhinda" ont donc "vraisemblablement" crée vers le sud un empire englobant toute la région de Bukoba, le Karagwe, le Buzinza et peut-être même le Burundi et le Rwanda. De cette hypothèse, Van der Burgt a tiré une certitude fondée selon lui sur des arguments linguistiques: le terme *hinda* est à rapprocher, écrit-il, de l'égyptien *Khentu* (le Sud du pays de Kush), mais aussi de l'*Hindu*-Kush et de l'*Inde*. Les "Indiens colorés" du Haut-Nil selon Virgile seraient des "Wahinda," des "Khamo-Kushites" venus de l'Inde, "une race très ancienne, originaire de la vraie Inde," "les derniers restants d'une superbe race d'hommes, de géants..."⁴⁹ Ces quelques extraits et ceux fournis en annexe, tirés de très longues pages de digressions nourries de culture biblique, d'orientalisme et de sources ethnographiques variées, allant de l'Irlande à la Polynésie, donnent une idée du contexte intellectuel dans lequel la thèse de l'origine Hinda s'est développée. Il faudrait analyser plus longuement cette volonté de nier le caractère africain de ces royaumes et de les intégrer, par des filiations orientales, à des généalogies bibliques.

L'oeuvre de Gorju a le mérite de nous faire participer en toute clarté au débat qui a conduit à passer d'une hypothèse Hinda à une hypothèse Nyiginya, c'est à dire, pour les traditions orales, à dévaloriser le cycle du Nkoma au profit du cycle de la Kanyaru. Ce tournant fondamental de l'historiographie burundaise

doit aussi être analysé dans toute sa dimension culturelle. Les débats reflétés par le livre le plus connu de cet auteur, *Face au royaume hamite du Ruanda. Le royaume frère de l'Urundi*, sont de deux ordres: celui de la chronologie (le Burundi a-t-il eu deux ou quatre cycles de rois?) et celui de l'appartenance dite ethnique du roi fondateur (Ntare Rushatsi était-il hutu ou tutsi?).⁵⁰ Bien que tout soit plus ou moins lié, c'est surtout la deuxième question qui obsédait l'auteur dans sa quête de l'origine du royaume et c'est elle qui l'amena en fait à abandonner l'hypothèse Hinda, bien que celle-ci lui ait convenu sur le plan chronologique. En effet, dans son premier livre, rédigé alors qu'il était missionnaire en Uganda, il avait appuyé la thèse de Stuhlmann, en l'enrichissant même d'arguments complémentaires collectés au Nkore et au Buddu.⁵¹ Selon lui le conquérant Ruhinda aurait été jusqu'au Burundi. Mais en regardant de plus près, on s'aperçoit qu'il l'affirmait alors sur la foi des passages de Van der Burgt cités ci-dessus. Redondance plus que multiplicité des sources! L'expansion des Bahinda transparaissait aussi, à son avis, dans les sources portugaises évoquant encore au XVIIIe siècle la chute d'un "empire de Monemugi."⁵² Enfin, Julien Gorju s'était persuadé d'un ancien passage de Chrétiens de Nubie, voire de Portugais égares dans la région des Grands Lacs.⁵³ Arrivé au Burundi il applique la même ardeur à ce type d'enquêtes et il découvre, avec l'aide de ses missionnaires, que les traditions ne font pas vraiment référence à une conquête de Ruhinda ni à "l'empire de Kitara." Il est surtout troublé par les récits qui évoquent l'origine hutu des rois, d'après les noms des clans cités à ce propos. Il se rallie, dans un article paru en 1928, à la thèse de ce qu'il appelle "l'origine roturière" de "Ntare fils de Rufuku" et il compare de façon significative cette situation au remplacement des Bacwezi par "les sauvages Bakedi" au Bunyoro.⁵⁴ Les jugements de valeur et les a priori sont évidents: on est en pleine époque de développement idéologique et pratique de la mythologie hamitique. Dans un travail récent, l'auteur suggérait que Mgr Gorju, venu du Nkore (le pays des Bahima), aurait été un peu vexé de gérer un Vicariat Apostolique "roturier," face à son homologue du Rwanda, Mgr Classe, dont les conceptions aristocratiques et le parti-pris protutsi étaient bien connus.⁵⁵ Par delà les procès d'intention, c'est la démarche intellectuelle de Julien Gorju qui nous intéresse ici: en ce domaine c'est moins l'évêque Léon Classe qui l'impressionnait que les missionnaires-ethnologues du Rwanda tels que A. Pagès dont l'ouvrage, *Un royaume hamite au centre de l'Afrique*, fut édité en 1933, ou que Peter Schumacher qui avait publié de nombreux articles et qui était en train de rédiger une thèse sur laquelle nous allons revenir. Or en 1938, c'est précisément du côté rwandais qu'il estime avoir trouvé la solution, avec l'aide de Pierre Nkunuzimana, un séminariste parent du chef Baranyanka, à qui il confia "ses notes et ses doutes." La réponse était la suivante: Ntare Rushatsi ne serait autre que Kanyaburundi, fils de Gihanga (selon un passage à valeur manifestement étymologique de la légende de ce fondateur légendaire du royaume du Rwanda) ou au moins serait-il un Mututsi Munyiginya, c'est à dire issu de la famille royale rwandaise. Dans ce cas

il serait fils de Ndobu (arrière-petit-fils de Gihanga) "d'après le P. Schumacher et quelques Banyaruanda." Les sources de Gorju sont alors claires: Baranyanka du côté burundais et, du côté rwandais, les quatre informateurs de Schumacher: l'ancien chef Kayijuka et son gendre Mazina, Ruzigaminturo, chroniqueur de la Cour et le vieux Muhutu Sekarama (âgé alors de 90 ans environ), ancien chroniqueur de la Cour lui aussi. A travers eux s'impose la version du cycle de la Kanyaru (le récit de Mashira), c'est à dire la thèse d'une filiation Nyiginya.

Dès lors cette thèse devint quasi officielle. On peut certes relever encore quelques références à d'autres versions: dans un article publié en octobre 1940 dans *Rusizira Amarembe*, un journal catholique en kirundi, le Père Canonica rappelle que Ntare I Rushatsi Rufuku était un Muhutu du clan des Bahanza.⁵⁶ Dans une petite synthèse enregistrée en 1953 Joseph Rugomana reprend la thèse Hinda en présentant Ntare comme un fils de Inanjonaki (la mère de Ruhinda dans les traditions Haya).⁵⁷ Mais en 1944 dans sa série d'articles sur "Les coutumes et institutions des Barundi," E. Simons, tout en présentant les différentes versions, prévilégie manifestement l'hypothèse rwandaise. En 1949 le Père Schumacher livre à la revue *Aequatoria* ses conclusions sur l'origine Nyiginya de Ntare Rushatsi, d'après ses informateurs propres et un "historien de l'Urundi" en qui l'on reconnaît aisément Baranyanka. Dans les années 1950 le Père J. B. Adriaenssens élabore un cours d'histoire à l'usage des séminaires dans lequel cette thèse est affirmée. L'administrateur René Bourgeois la reprend comme la plus sûre dans la compilation qu'il réalisa au Rwanda sur *Banyarwanda et Barundi*.⁵⁸ Enfin elle se présente avec la certitude des manuels dans les cours multigraphiés du Père J. Keuppens et dans l'*Essai d'histoire du Burundi* (imprimé à Bujumbura en 1958 à l'usage de l'enseignement catholique) dont il est sinon l'auteur, du moins l'inspirateur. Cette sorte de standardisation de la tradition historique s'observe aussi sur deux aspects. Les différents rebelles ou "antirois" sont regroupés sous la rubrique des "roitelets" censés avoir gouverné juste avant la conquête de Ntare Rushatsi: dans ce cadre par exemple Jabwe et Fumbije voisinent, alors qu'un siècle et demi les séparent au moins. D'autre part les auteurs didactiques ont pris conscience de la distorsion chronologique entre l'existence de deux cycles royaux (dans la mémoire des Burundais, dans les sites funéraires royaux et dans l'ouvrage de Julien Gorju) et l'hypothèse Nyiginya (la filiation par Ndobu ou la référence à Mashira suggérant plutôt le XVe ou le XVIe siècle que la fin du XVIIe siècle pour l'arrivée au pouvoir de Ntare Rushatsi). Aussi on voit ressurgir la thèse des quatre cycles, déjà proposée par Van der Burgt dans l'annexe qu'il rédigea pour *Die Barundi* de Hans Meyer.⁵⁹ Dans un article de juin 1944 le journal *Rusizira Amarembe* cite 16 rois, alors qu'en janvier 1944, dans le même journal, il était encore question de Mutaga II Mbikije, donc de deux cycles dont Mutaga serait le septième roi.⁶⁰ Les cours d'Adriaenssens et de Keuppens et l'ouvrage de Bourgeois présentent comme évidente l'existence de quatre cycles. Sans entrer ici dans le débat sur le nombre des *bami* du Burundi, nous

voulions seulement faire remarquer qu'il a été en fait précédé par un débat sur les origines de la royauté. Des recherches ultérieures devraient permettre de déceler la part de la conjonction des enquêtes et celle du bricolage intellectuel dans les différentes quantifications proposées.

Mais l'impact de la culture européenne ne s'est pas réduit à l'influence de quelques publications. Il a aussi pris la forme d'un élargissement des horizons et des contacts en milieu africain, et en particulier chez les chefs, cadres dits "coutumiers" de l'administration indirecte du "Ruanda-Urundi". Il ne faut pas oublier que l'administration mandataire belge eut longtemps l'espoir d'unifier les deux pays. Avant la grande crise de 1930, il était même question d'ériger une capitale commune à Astrida (Butare) et à plusieurs reprises des rumeurs coururent sur la possibilité d'une fusion des deux anciens Etats en un seul "royaume féodal" (pour paraphraser le titre d'une brochure curieuse du Dr. Jules Sasserath parue en 1948).⁶¹ Les rencontres se multiplièrent entre les chefs des deux pays, les fils des Baganwa burundais allèrent en classe à l'Institut d'Astrida, même les *bami* franchirent quelquefois les frontières réputées jadis infranchissables.

Sur le plan scientifique le travail du Père Schumacher nous paraît très significatif de cette évolution culturelle. Nous avons déjà évoqué son effort de synthèse entre les traditions des deux pays. La méthode employée est digne d'attention: elle consista non seulement à interroger des traditionnistes rwandais et d'autre part le chef Baranyanka, mais aussi à les confronter en une sorte de colloque académique avant la lettre. Ces enquêtes eurent lieu entre 1928 et 1933. Le rôle de Pierre Baranyanka dans l'historiographie du Burundi apparaît donc comme fondamental: originaire du Sud du pays (son père était chef vers Vyanda, non loin de Bururi), élevé dans la région de Gitega, élève de l'école que venaient de fonder les Allemands dans ce nouveau centre, il réussit ensuite à se faire nommer par l'administration belge à la tête du Nkiko-Mugamba pour y pacifier une région autrefois dissidente, celle de l'ancien rebelle Kirima.⁶² Ce chef, considéré comme remarquable par les Européens de l'époque et à qui les plus hautes destinées semblaient offertes dans le cadre de l'administration indirecte, était un fin politique, mais aussi un homme très sensible à l'intérêt des questions historiques. Interrogé par Schumacher il en profita pour découvrir la tradition rwandaise à laquelle il se rallia non sans y intégrer son avis personnel, puisqu'il refusa de réduire Ntare Rushatsi (son ancêtre lointain, rappelons-le) au rang de petit Munyiginya, comme le proposait le vieux Sekarama, pour en faire le propre fils de Gihinga. Ce sont les thèmes qu'il fait passer auprès de Mgr Gorju par l'intermédiaire de son cousin Pierre Nkuzimana dans les années 30. Plus tard, en novembre 1943, il annonce en assemblée plénière des chefs du Burundi à Gitega, en présence du roi Mwambutsa, qu'il a en chantier une histoire du pays qu'il a intitulée *Intsinzi Karyenda*, à la manière de l'*Inganji Karinga* élaboré au Rwanda par Alexis Kagame à la même époque.⁶³ Dans le plan de son travail que *Rusiziira Amarembe* publie dans ses colonnes

en janvier 1944, il n'évoque alors que 8 *bami* depuis Ntare Rushatsi. En 1958, quand Jan Vansina l'interrogea, il reprit l'essentiel des faits déjà présentés au Père Schumacher et à Pierre Nkunzimana dans les années 30, mais cette fois il cita 12 *bami*. Le mélange de curiosité, de souplesse intellectuelle et de sens politique qui caractérisait cet homme laisse donc ouverte la discussion.

Un exemple nous a paru caractéristiques de la circulation des traditions qui s'effectue depuis un demi-siècle. C'est celui de l'hypothèse relative à l'existence d'une ancienne dynastie des Bareng au Burundi. Lors des rencontres d'experts en traditions organisées par le Père Schumacher, Sekarama et Kayijuka affirmèrent que le Burundi avait connu une ancienne dynastie des Bacwezi d'où seraient issus le héros Ryangombe/Kiranga et un roi nommé Rwamba (dernier de sa lignée) dont Gihanga aurait épousé les deux filles. On observe bien sûr un curieux amalgame entre les traditions relatives à Gihanga au Rwanda, celles du Bunyoro sur les héros Bacwezi, celles portant sur Ryangombe et même le cycle de Kigwa, puisque ces Bacwezi sont présentés en dernière instance comme des Bega issus de Serwega. Alexis Kagame fit écho à ce thème dans un article de 1947 sur "le code ésotérique de la dynastie du Rwanda."⁶⁴ Mais au moment des enquêtes de Schumacher, Baranyanka avoue qu'il n'a jamais entendu parler de cette dynastie des Bacwezi au Burundi, tout en admettant qu'il existe dans son pays un clan des Benerwamba. En revanche il évoque la croyance burundaise en un ancien groupe mystérieux de Bareng ou Barengwe qui, selon un dicton, auraient subitement disparu à la suite d'une grande sécheresse et auxquels aurait appartenu Jabwe. C'est au tour des interlocuteurs rwandais d'affirmer qu'ils n'ont jamais entendu parler de l'existence d'une dynastie des Bareng au Burundi, mais qu'au Rwanda on connaît les histoires de Jeni et de Kimari, fils de Rurenge, auxquels fut confronté Gihanga. Les traditions divergeaient donc totalement en ce qui concerne l'identité de cette éventuelle ancienne dynastie du Burundi.⁶⁵ Mais on voit s'ébaucher dans les années suivantes une sorte de syncrétisme de part et d'autre: dans les années 50 Kayijuka affirma Jean Hiernaux que les mystérieux Bareng, des autochtones de l'âge de la pierre, étaient les ancêtres des Benerwamba du Burundi (au lieu des Bacwezi selon son témoignage antérieur).⁶⁶ De son côté Baranyanka (d'après *Rusiziwa Amarembe* en 1944 et d'après l'enquête de Vansina en 1957) fait de Jabwe l'arrière-petit-fils de Rurenge par son père Nkabata, fils de Kimari. Dès lors Jabwe, dissocié de Nsoro sur le plan de la parenté, s'intègre à une vaste unité dynastique pré-Gihanga. Cette filiation entre Rurenge et Jabwe est reprise ensuite chez Rugomana, puis dans les compilations qui débouchent sur l'*Essai d'histoire* à l'usage des écoles. Comment les traditions se créent! Cette rencontre entre des récits du Nord et du Centre du Rwanda et des récits du Sud du Burundi a essentiellement été assurée par cette sorte d'acculturation réciproque entre traditionnistes rwandais et burundais. Le cycle du Nkoma était conduit par ce biais à prolonger au Burundi le cycle de Gihanga, mais pour être mieux

réduit à un statut "primitif," celui de l'époque des "roitelets" face au "conquérant Ntare Rushatsi." Il faudrait aussi évoquer les prolongements du thème des Barengé dans l'univers des hypothèses archéologiques et anthropologiques. A entendre certains toute pierre taillée serait un outil des Barengé, un peu comme dans l'ancienne France le moindre tumulus était érigé au rang de "camp de César."

Les travaux de Gorju et de Schumacher permettent de dégager la trame du chassé-croisé qui s'est instauré dans les années 20 et 30 entre les enquêteurs européens et les porteurs de traditions africains, les uns et les autres en quête de cohérence et de légitimité. D'autres exemples de l'impact de la culture écrite sur la culture orale méritent d'être évoqués ici, car ils illustrent la façon dont fonctionne la production historique depuis cette époque, sans que les auditeurs, les lecteurs, ou même les auteurs en aient toujours eu conscience.

Prenons d'abord l'exemple de vieillards qui n'ont pas reçu l'instruction ni les responsabilités d'un Baranyanka et dont le contact avec la culture moderne est resté surtout indirect, même s'ils ont été alphabétisés. Nous avons déjà cité les témoignages fournis par Jean-Baptiste Baramagara à Ijene (nord-ouest) et par Henri Sinzobakwira (nord-est). Le premier adhère à la version de "la Kanyaru," mais il intègre Ntare Rufuku à la lignée suivante (en remontant dans le temps): Ruhinda, Mpugu, Bamara, Ncimbiri, Muraza (our Mubaza). Ces anthroponymes cachent mal des références à des traditions du cycle des Bacwezi ou à celles des royaumes de l'est: les Bakimbiri (descendants de Ncimbiri) sont le clan dynastique du Buha du Sud; Mpugu rappelle Mpuga Rukidi, fondateur de la dynastie Bito; Bamara équivaut linguistiquement en kirundi à Wamara, le dernier roi mucwezi; quant à Muraza, il est décrit comme un Muzungu (Européen) venu de Misri (l'Egypte). Il est difficile de mesurer la part des réminiscences du cycle du Nkoma, de la synthèse ébauchée à partir d'éléments glanés çà et là, de l'influence indirecte de certains écrits. Le même syncrétisme s'observe chez Sinzobakwira. Selon les récits qu'il fait à Emile Mworoha en 1971 et 1972, les Bayango-Bazirankende sont les ancêtres de tous les rois (y compris de celui de *Bisinya*, l'Abyssinie). Muyango se serait d'abord établi en Egypte, puis Kazirankende (son frère?) répartit les royaumes entre ses sept fils selon des distances de six jours de marche entre leurs capitales respectives (le septième jour étant bien sûr celui du repos!). C'est ainsi que Ntare vint au Nkoma pour prendre en charge le Burundi. Ce roi fondateur est présenté de façon circonstanciée comme un héros civilisateur. Cette fusion d'éléments culturellement authentiques d'origines variées avec des éléments manifestement bibliques n'est pas sans intérêt, même si la généalogie que se donne cet informateur peut prêter à sourire puisqu'elle remonte jusqu'à Kazirankende, fils de Hamu, fils de Nohu, fils d'Adamu! Une telle acculturation peut aussi s'expliquer par le caractère exceptionnel des biographies: ces deux témoins ont dû s'exiler de leur région d'origine (le Buyogoma pour le premier, le Bugufi pour le second) et les épreuves subies les ont conduits à connaître beaucoup de régions,

beaucoup de gens et à fréquenter des Européens.⁶⁷ Mais la question de la diffusion de ces modèles synchrétiques reste posée. Certes le milieu missionnaire a joué un rôle certain dans la vulgarisation des thèmes chers à des auteurs comme Van der Burgt ou Gorju. Mais le processus concret de circulation au sein de la culture orale burundaise d'interprétations dérivées des écrits étrangers demanderait à être analysée.

De ce point de vue le rôle de la presse locale en langue nationale fut sans doute très important, dans la mesure où, rédigée en kirundi, elle donnait en quelque sorte un cachet d'authenticité à ce qu'elle livrait à son public de moniteurs, de catéchistes ou d'élèves des missions, qu'il s'agisse de traditions recueillies dans telle ou telle région ou de adaptations d'oeuvres étrangères. L'autorité de l'imprimé et la légitimité de l'expression en kirundi se conjuguèrent en faveur du contenu de ces journaux. Nous allons fournir quelques exemples des imbrolios historiques devant lesquels peuvent ainsi se trouver les chercheurs actuels. Le mensuel catholique *Rusizira Amarembe* publia de mai à septembre 1940 une "légende de Ntare I" (*Umugani wa Ntare wa mbera*), suivie en octobre et novembre 1940 d'un mythe relatif à l'origine des princes (*Intanguro y'Abaganwa bavuye mu nda y'umwami*). Ces deux séries de textes émanaient du Père Canonica, bon connaisseur du pays comme on a vu. Le premier a été largement utilisé sous forme de citations traduites en français dès 1938 dans le livre de Gorju, *Face au royaume hamite*. Ultérieurement il a été publié et traduit intégralement par le Père F.M. Rodegem dans son *Anthologie Rundi*.⁶⁸ Ce récit rapporte la recherche d'un nouveau roi par les devins Mitimigamba et Shaka et l'arrivée conjointe de Ntare et de Kiranga au Nkoma. Cette quête les a menés successivement au Bujiji, au Buhaya, au Karagwe et au Nkore, d'où serait venu Kiranga. Ces allusions à des pays éloignés, pour le moins exceptionnelles dans les traditions orales burundaises, constituent néanmoins une des très rares sources (très souvent utilisée) attestant une possible origine nkore de Kiranga/Ryangombe. C'est dire qu'on aimerait savoir si ce texte provient d'un seul ou de plusieurs témoins (et lesquels?) ou s'il a été composé par Canonica lui-même après quelques enquêtes.

Un peu plus tard, de juin 1943 à juin 1944, ce même périodique catholique publie une série historique intitulée *Ingoma y'i Burundi* et non signée. L'auteur (ou les auteurs?) y développe le plan de la synthèse historique élaborée par Baranyanka, mais il y ajoute différentes légendes, dont presque tous les héros se retrouvent insérés dans une vision générale à prétention anthropologique, voire théologique. Mashira, Rurenge, Kimari, Fumbije, etc. sont présentés comme d'anciens "rois bahutu," Ntwera (équivalent de Ntweru), Jabwe et Nsoro (assimilé à Nsoro-Nyabarega du Bugesera) sont décrits comme "les premiers Batutsi" "tombés du ciel" (*bakorotse bava mwi'ijuru*) au Bututsi à la manière des *Bimanuka* compagnons de Kigwa dans la légende rwandaise. Le titre de *mwami*, porté d'abord selon cet article par les rois bahutu, serait issu du nom de l'ancêtre commun de ces derniers, c'est à dire de *Kami*, père de "tous les

Noirs." Que l'auteur de l'article ait été muhutu ou mututsi, burundais ou rwandais ou encore (pourquoi pas?) européen, il offre un magnifique exemple de syncrétisme, voire de bricolage, entre les traditions historiques locales, les réinterprétations développées depuis les années 30, des légendes rwandaises, le thème pseudobiblique de la malédiction des Noirs fils de Cham et la théorie ethnologique des "invasions hamitiques."⁶⁹

Une douzaine d'années plus tard, de février 1955 à octobre 1957, *Ndongozî*, successeur de *Rusizira Amarembe*, publiée à son tour une synthèse historique intitulée *Ivya kera vy'i Burundi* (Le passé du Burundi), toujours non signée. Les données d'histoire récente (milieu du XIXe siècle) qui y figurent attestent de la qualité des informations recueillies, mais les traditions relatives aux origines y sont très particulières: leur lecture donne en tout cas la clef du témoignage exceptionnel dit de "l'anonyme de Kigamba" dans *La légende du passé*.⁷⁰ Cet "anonyme" n'était autre qu'un bon lecteur de *Ndongozî*, dont les souvenirs étaient encore frais au moment des enquêtes de Jan Vansina et de ses collaborateurs (en l'occurrence Evariste Kazuzu) en 1959. Dans le meilleur des cas l'informateur aurait pu être l'auteur lui-même, par exemple un prêtre en fonction dans une mission de l'est du pays? On retrouve donc le Kireméra, Ntare Biti et tous les détails de cette version qui ont été évoqués plus haut. Ce qui est frappant, dans cette série d'articles comme dans la précédente, par delà la diversité des traditions rapportées (primat du cycle de la Kanyaru en 1943-44, résurgence du cycle du Nkoma en 1955-57), c'est la volonté des rédacteurs d'insérer l'histoire des origines du Burundi dans une vision plus vaste, portant sur l'ensemble des royaumes des Grands Lacs et même sur l'humanité entière, à la manière d'un Van der Burgt. L'auteur des *Ivya kera* évoque les trois grandes familles que seraient selon lui les Bagara, les Bajiji et les Bahanza: les premiers, dit-il, seraient des Bahinda émigré du Toro (peut-être évoque-t-il ainsi l'Igara) sous la pression de Kabarega (le célèbre roi du Bunyoro de la fin du XIXe siècle); les ancêtres des seconds sont décrits sous les traits de pasteurs Masaï du sud du lac Victoria et sont présentés comme ayant rencontré les Portugais au Congo; les troisièmes, dans la même veine, fondateurs de la dynastie du Burundi, ont bénéficié de la coopération portugaise quand leur ancêtre Ntare Rufuku a laissé une trace de son pied sur le rocher de Banège du Nkoma! Les Barengé sont récupérés de la même façon: ils auraient été des Africains "évolués" avant la lettre grâce à leurs contacts avec les étrangers *Bisuka* (terme kirundi désignant des monstres légendaires et appliqué aux Européens à la fin du XIXe siècle) qui étaient venus, ajoute l'article, pratiquer la traite des esclaves dans la région 600 ans avant notre ère! On croirait lire les élucubrations de Julien Gorju sur les anciennes explorations portugaises. Manifestement cet auteur burundais a autant lu qu'il a écouté, mais sa synthèse très personnelle et mériterait d'être élucidée davantage.

Certains aspects de ces récits feront peut-être sourire les historiens habitués à de solides dossiers d'archives où l'on

ne voyage pas à travers les siècles comme dans un conte merveilleux. Les contradictions nées du mélange entre la naïveté des conteurs et les calculs de glossateurs modernes de la tradition sont apparentes, mais elles illustrent une phase importante de l'historiographie africaine, celle du transit des traditions orales dans une société marquée par les premières influences des cultures écrites et par les remodelages idéologiques entraînés par celles-ci. David Henige a déjà mis en valeur de façon péne-trante ce processus, dans le cas du Bunyoro par exemple. La mise en garde sur les problèmes de ce qu'on pourrait appeler l'oralité lettrée doit permettre d'éviter deux tentations opposées: celle d'un historicisme sommaire (chaque récit étant assimilé au reflet d'un événement) et celle d'un culturalisme (d'inspiration structuraliste ou même marxiste) qui tendrait à réduire les traditions à des superstructures symboliques sans cesse remaniées et sans aucune fidélité au passé qui les a fait naître. L'historiographie de l'utilisation des sources orales offre à la fois un éclairage fondamental sur l'histoire socio-culturelle de l'époque coloniale et un préalable méthodologique nécessaire à la clarification du travail des chercheurs contemporains. On peut ainsi envisager de passer des extrapolations extensives à des analyses plus intensives, plus soucieuses de la spécificité des cultures et des langues de la région des Grands Lacs.

Les récits d'origine sont particulièrement délicats à manier, car ils amalgament plusieurs niveaux de traditions et ils expriment les conceptions les plus profondes et les plus populaires relatives à l'autorité royale en tant que telle. La fondation du royaume du Burundi est conçue à la fois comme une irruption quelque peu irrationnelle et comme la production continue d'une société, toujours en mal de re-création. Ntare surgit au Nkoma (ou à Nyamigango), mais il remplace aussi d'anciens pouvoirs, son avènement est préparé par des devins, il répond au vœu de la population, il est épaulé plus particulièrement par certains "clans." La royauté "possède le roi," avons-nous suggéré ailleurs, mais comme nous l'a fait remarquer justement David Newbury, la société "possède" aussi la royauté.⁷¹ En fait c'est le concept même d'*origine* qui est à mettre en cause: l'histoire ne connaît pas de points zéro d'où tout partirait, sinon dans nos rêves. D'ailleurs, avec une redondance typique des récits mythiques, le Burundi est en quelque sorte fondé à plusieurs reprises, parfois au sein d'un même récit. En outre les territoires contrôlés par les potentats désignés par les noms de Jabwe, Karemera et même Rushatsi, ne correspondent sûrement pas à ce que représentait *Uburundi* vers 1890. La création du *gihugu*, au sens de peuple unifié politiquement, s'est faite en plusieurs étapes: d'abord l'implantation d'un pouvoir unique sur la crête de la Kibira et sur les plateaux situés à l'ouest de la Ruvyironza et de la Ruvubu, c'est à dire sur le dédale de hautes collines et de vallées profondes où la grande forêt a reculé progressivement devant les cultures et les troupeaux accrochés à ces pentes bien arrosées et fertiles; puis, à une époque plus récente--au XIXe siècle--l'expansion politico-mili-

taire au delà de la Ruvubu à l'est, jusqu'aux lacs du Bugesera au nord-est, jusqu'au lac Tanganyika et à la vallée de la Rusizi à l'ouest.

En deçà de toutes les réinterprétations du XXe siècle, trois aspects peuvent être étudiés dans cette construction du Burundi:

- *Un aspect géopolitique*: l'importance du Sud/Sud-Est et des relations avec les Baha dans la cristallisation politique du Burundi et l'importance de la crête comme pôle d'unification transparaissent dans la répartition des lieux rituels fondamentaux: ceux de l'itinéraire annuel du *muganuro* (Mpinga-Kirwa-Gikonge) et ceux des nécropoles des rois et des reines mères (au Nkiko et à Mpotso).⁷² On pourrait développer des hypothèses sur un certain parallélisme avec le front de peuplement et de défrichement en direction de l'ouest et aussi sur le rôle des ressources en fer et en sel du Sud-Est (Kangozi, Kumoso), mais sans oublier que l'histoire de la métallurgie du fer ou celle des plantes cultivées sont beaucoup plus anciennes que celle de la royauté, malgré les mythes attribuant de telles innovations (forge, sorgho) à Ntare Rushatsi. Il va sans dire enfin que cette histoire politique ne doit plus être confondue avec l'histoire du peuplement.

- *Un aspect idéologique*: le caractère magico-religieux du personnage royal s'exprime éminemment dans les récits d'origine, comme C. Wrigley l'a souligné par exemple à propos de Rukidi au Bunyoro.⁷³ Pour Ntare on aura relevé le rapport avec Kiranga, le rôle des devins, la garantie apportée aux récoltes (rituel des semailles, action contre la sécheresse), les attaches avec des lieux consacrés par des bosquets artificiels ou des bois naturels devenus tabous (*ibigabiro*, *amateka*, *amahero*).⁷⁴ Pourtant ces différents traits se réfèrent à des strates historiques variées: le *muganuro* est étroitement lié au souvenir de Ntare Rushatsi, mais le culte de Kiranga a peut-être pénétré un peu plus tard et, au contraire, certains bois sacrés désignent des lieux de culte ou d'habitat antérieurs à son règne. Une même institution peut préexister et être réactualisée par le fondateur: c'est le cas de la fête des semailles du sorgho (le *muganuro*) qui se rattache au rituel familial plus ancien des prémices de l'éleusine, tout en signifiant une innovation très probable dans le calendrier agricole.⁷⁵

- *Un aspect socio-politique*: on ne sera sans doute jamais certain de l'appartenance clanique de Ntare Rushatsi. Les récits que nous avons vus font référence à des groupes variés, soit, explicitement ou implicitement, des clans dynastiques de pays voisins (Banyiginya du Rwanda, Bazirankende du Gisaka, Bahinda du Karagwe, Bakimbiri du Buha du Sud, Bajiji du Bujiji), soit à des clans importants de l'histoire burundaise tels que les Babibe ou les Bahanza, ces derniers apparaissant comme tout particulièrement liés au personnage de Ntare Rushatsi. Mais les traditions ne se polarisent nullement sur le clivage hutu/tutsi qui a tellement marqué l'histoire contemporaine de ce pays et son historiographie récente. En outre les configurations claniques et leur

statut social n'avaient pas la stabilité quasi végétative qu'on leur a parfois attribuée: selon les pays et les périodes on observe des situations fort différentes sous les mêmes étiquettes. Sous le seul règne de Mwezi Gisabo, d'environ 1850 à 1908, on assiste à une évolution sensible dans les rapports de force entre clans prépondérants. La stratégie complexe entre les diverses catégories de la société (*imiryango*, "clans" et *amoko*, "catégories" tutsi, hutu, ganwa, twa) présente la particularité au Burundi d'avoir donné lieu à la cristallisation du lignage royal des Baganwa en tant que groupe sociologique particulier.

Au Burundi comme dans d'autres cas on perçoit le caractère insuffisant, même s'il est pratique, du schéma des conquêtes.⁷⁶ Chaque royaume a certes tendance à mettre à son crédit une origine merveilleuse: le fondateur surgit d'une grande forêt, tombe du ciel ou bien est issu d'une puissante dynastie étrangère. Dans les traditions recueillies depuis la fin du XIXe siècle on observe que plusieurs royaumes du sud de la région des Grands Lacs se rattachent à Ruhinda sur des bases très fragiles, comme G.W. Hartwig l'a montré dans le cas des Bakerebe.⁷⁷ Au Buzinza certains présentaient même Ruhinda comme issu de Kabarega, le célèbre roi du Bunyoro de la fin du XIXe siècle.⁷⁸ En Uvinza on se rattachait au Rwanda, dont Kigeri Rwabugiri avait étendu le territoire et la réputation, bien que les liens avec les Baha (au nord) et les Batongwe (au sud) soient beaucoup plus évidents.⁷⁹ Au Bushubi la dynastie des Batasha se donnait une origine burundaise.⁸⁰ Dans chaque cas l'état des traditions pouvait refléter une stratégie appropriée aux pressions extérieures: on se défendait tant bien que mal en se rattachant à des "empires" contemporains ou antiques face à des menaces plus immédiates, telles que l'expansion des Baganda ou des Banyamwezi. De même au Burundi sous l'administration belge, face à ses projets et à ses présupposés, il a pu apparaître intéressant de se draper dans une origine rwandaise.

Les récits relatifs à Ntare Rushatsi recueillis depuis le début de ce siècle sont le reflet synthétique des différentes étapes de la construction de l'Etat et de la culture du Burundi. Le contact colonial y a apporté un remodelage brutal qui tendait à étouffer le cycle du Nkoma, enraciné dans la tradition, et les références socio-culturelles impliquées par ce dernier, au profit d'une version rwandaise, fragile sinon inexistante antérieurement dans la mémoire des Burundi. Cette mutation signifiait en fin de compte l'intégration de la tradition burundaise dans le modèle que la mythologie hamitique avait appliqué aux pays des Grands Lacs depuis les années 1860-1890.⁸¹

NOTES

- * Cet article reprend pour l'essentiel la communication présentée au colloque tenu à Bujumbura du 4 au 10 septembre 1979 sur "La civilisation ancienne des peuples des Grands Lacs" sous le titre: "Traditions et historiographie sur les origines du royaume du Burundi." Nous remercions le Centre

de Civilisation Burundaise, éditeur des Actes du colloque, de nous avoir permis de publier ici notre texte légèrement modifié.

1. D. Henige, *The Chronology of Oral Tradition. Quest for a Chimera*, (Oxford, 1974); idem, "Reflections on Early Interlacustrine Chronology," *JAH*, 15(1974), 27-46. Concernant l'hypercriticisme à l'égard des sources orales et certaines de ses implications idéologiques, voir par ailleurs les comptes-rendus contradictoires du livre de J. Vansina, *The Tio Kingdom of the Middle Congo, 1880-1892*, (London, 1973), qu'ont publiés les *Cahiers d'Etudes Africaines*, 16(1976), 397-404; 17(1977), 369-78.
2. Nous pensons notamment aux articles de M. Twaddle, "On Ganda Historiography," (1974), 85-100; C. Wrigley, "The Kinglists of Buganda," (1974), 129-140; R. Atkinson, "The Traditions of the Early Kings of Buganda: Myth, History and Structural Analysis," (1975), 17-58.
3. J. Vansina, *La légende du passé. Traditions orales du Burundi*, (Tervuren, 1972). Du même auteur deux synthèses antérieures: "Notes sur l'histoire du Burundi," *Aequatoria* (1961), 1-10 et "Note sur la chronologie du Burundi ancien," *Bulletin des séances de l'A.R.S.O.M.*, (1967), 429-44.
4. J.P. Chrétien, "Le Buha à la fin du XIXe siècle. Un peuple, six royaumes," *Etudes d'Histoire Africaine*, 7(1975), 9-38. A noter un thèse d'un historien tanzanien: J.F. Mwiliza, "The Origins and Development of the Heru Kingdom From About 1750-1930," (Univ. de Dar es Salaam, 1974), et la communication du même auteur au colloque de Bujumbura mentionné plus haut: "The Hoe and the Stick: a Political Economy of the Heru Kingdom, ca. 1750-1900."
5. Un écho récent de ces polémiques dans "La chronologie du Burundi dans les genres littéraires de l'ancien Rwanda" de A. Kagame, *Etudes rwandaises*, 12 (Mars 1979), 1-30.
6. Cf. R. Oliver et G. Mathew, *History of East Africa*, t. I, (Oxford 1963) et R. Oliver ed., *The Cambridge History of Africa*, 3, (Cambridge, 1977). En 1963 (183) la carte de l'expansion hinda portait un point d'interrogation en ce qui concerne le Burundi; en 1977, la carte équivalente (633) présente comme une certitude cette expansion jusqu'au Buha et au Burundi. On peut aussi y observer qu'entre temps la flèche entre le Nkore et le Karagwe a changé de sens: signe de progrès dans la recherche ou de l'incertitude qui continue à régner dans l'analyse du phénomène hinda? L. De Heusch, *Le Rwanda et la civilisation interlacustre*, (Bruxelles, 1966), 64-67 se rallie également à la thèse de l'origine hinda des rois du Burundi.
7. Anonyme, *Essai d'histoire du Burundi*, (Bujumbura, s.d. [1958]).
8. A. Coupey, "Texte ruundi n° 2," *Aequatoria* (1958), 81-97. Une enquête du Centre de Civilisation Burundaise, à Bisoro le 21 septembre 1979, a permis de réenregistrer, 25

ans après, ce récit tel que Ruvugazinaniwe l'a conservé. La comparaison des deux variantes est éclairante sur le style des traditions burundaises: fidélité à la trame générale et aux noms propres qui articulent l'action, mais non conformité à la lettre. La présentation du "texte oral" découpé en séquences numérotées par A. Coupeux donne une fausse impression de rigidité. Texte de Masasu dans *La légende du passé*, 74-79. Nous donnons en annexe la traduction de la fin du récit que nous avons enregistré à Rutovu, le 9 septembre 1971. La comparaison entre ces deux variantes recueillies à treize ans de distance (la première le 17 juillet 1958) est également intéressante, 77-78).

9. *Combretum molle* ou *Bridelia atroviridis*, selon F.M. Rodegem, *Dictionnaire rundi-français*, (Tervuren, 1970).
10. Toponyme plus authentique pour désigner la "crête Congo-Nil," faisant référence à la grande forêt dite de la *Kibira* qui couvrait autrefois tous ses sommets. Cf. J.P. Chrétien & F.X. Nkurunziza, "La géographie en kirundi," *Culture et Société*, (janv. 1979), 70-75.
11. Voir *Légende*, 81-87; nos propres enquêtes (auprès de Banteyamanga, Ntibanga, Mihindano, Singira en 1971), celles de E. Mworoha (Sinzobakwira en 1971 et 1972) et celles du Centre de Civilisation Burundaise à Mpinga en 1977 et 1978. Tableau des sources orales en annexe.
12. Par exemple Ntavugayambona, d'une famille responsable du tambour dynastique Karyenda, d'après Vansina, *Légende*, 200; ou Ruzuba, lui même muhanza, à Gishubi (enquête du Centre de Civilisation Burundaise, 1976). Quant à Rvugazinaniwe, réinterrogé, comme on l'a vu, en 1979, il précise qu Ntweru lui-même était de ce clan, ce qui est logique à partir du moment où on présente une tradition selon laquelle Ntare était le petit-fils de celui-ci.
13. *Légende*, 100-104, B. Zuure, *L'âme du Murundi* (Paris, 1932), 269-70. Ruvugazinaniwe place clairement l'origine de Ntweru en Imbo: vers Rumonge, nous disait-il encore en septembre 1979. Un autre vieillard interrogé à Bisoro lors de cette même enquête du Centre de Civilisation Burundaise, Pierre Simbaruhije, nous raconta la venue de Kiranga au Burundi en précisant, comme d'autres conteurs mentionnés par Vansina (*Légende*, 104), que le héros du culte du *kubandwa* venait du Bushi. Ces traditions qui vont à l'encontre du schéma général selon lequel tous les traits culturels venaient du nord ont l'intérêt de mettre en valeur l'importance des liens avec les pays de l'ouest (bassin du Zaïre). Plusieurs participants au colloque de Bujumbura de septembre 1979 ont mis l'accent sur cet axe ouest - est, par exemple Pierre Smith ("Personnages de légende") signala l'existence chez les Bakomona de statuettes montrant une divinité de la fécondité appelée aussi Kiranga.
14. *Légende*, 106-10. J. Vansina voit dans Jabwe le dernier représentant d'une dynastie ancienne des Babibe.

L'hypothèse est séduisante, mais ne nous semble pas réellement prouvée. On notera aussi le paradoxe, du moins aux yeux des visions simplistes de la société burundaise, que représente le rôle de ce lignage tutsi dans un rituel agraire et dans les traditions sur l'éleusine.

15. *Légende*, 70-74 (récit de Ruteye); Zuure, *L'âme*, 266-69. Ruteye était le gardien du "tombeau" de Mutaga Mbikije à Ramvya, donc un membre important de ce groupe de ritualistes funéraires appartenant au lignage des Bajiji et qu'on appelait les Banyangø. Mais nous avons montré ailleurs que, normalement, c'était la lignée responsable du "tombeau" de Mutaga Senyamwiza (le roi Mutaga du cycle précédent) qui aurait dû prendre en charge en 1915 Mutaga Mbikije: J.P. Chrétien & E. Mworoha, "Les tombeaux des bami du Burundi: un aspect de la monarchie sacrée en Afrique orientale," *Cahiers d'Etudes Africaines*, 10(1970), 74-75. Le vieux Sekere, de la première lignée, voyait en Ruteye un usurpateur et, dans cette situation, ce dernier semble avoir cultivé l'amitié du grand chef Baranyanka installé dans la région par l'administration belge depuis 1921 (cf. *Légende*, 71-242). Quant à Rusukiranya (transcrit Rusurikana dans Zuure *L'âme*, 269), il se présentait aussi comme un des Banyange, bien qu'il fût du lignage des Banyagisaka: il était effectivement très lié à Ruteye, d'après G. Smets, "Funérailles et sépultures des bami et bagabekazi de l'Urundi," *Bulletin de l'Institut Royal Colonial Belge*, (1941), 214 et 221. Le professeur Smets eut recours aussi à ses services lors de sa mission au Burundi en 1935, sans doute sur les conseils de Baranyanka qui l'accueillit au nord-ouest Cf. A.A. Trouwborst, "L'oeuvre de Georges Smets (1881-1961)," (colloque de Bujumbura, sept. 1979).
16. *Légende*, 69-74; cf. aussi les témoignages de J.B. Baramagara (enquêtes de J.P. Chrétien et de E. Mworoha).
17. E. Mworoha, *Peuples et rois de l'Afrique des lacs. Le Burundi et les royaumes voisins au XIXe siècle*, (Dakar, 1977), 96-101. Outre les récits publiés dans *Légende* J. Vansina nous a fait bénéficier de quelques textes inédits. Nous le remercions très vivement pour son aide.
18. Voir la carte ci-jointe où les lieux de collecte sont situés dans les limites des arrodissements actuels du Burundi (1979) et la liste correspondante des personnes interrogées. Noter que les 11 versions de la Kanyaru ne sont données que par 9 témoins.
19. *Ni Ntare yawuye mu rutare*, "C'est Ntare qui est venu de la grosse pierre" (Zuure, *L'âme*, 494); cf. aussi *Légende*, 97. Mais d'autres évoquent la couleur blanche (*igitare*) de certaines vaches. On ne fait pas d'étymologies avec des jeux de mots. On pourrait penser à "... Pierre, sur cette pierre je bâtirai..."! Selon C. Ehret (correspondance écrite), le radical *-tare* du groupe linguistique bantu des Grands Lacs serait à mettre en rapport avec un

radical sud-kouchitique *taali*, l'un et l'autre désignant le lion. En kirundi, le lion est plus communément appelé *intambwe*. *Nsoro* évoque les galets de rivière (*ubusoro*, selon Rodegem) mais aussi le jeu de trictrac, *ikibuguzo* ou *igisoro*. A Bisoro précisément, lieu de résidence de Ruvugazinaniwe, on vous montre un damier naturel découpé dans des rochers où Jabwe et Nsoro étaient censés jouer au *gisoro*. *Jabwé* peut dériver de *kujaba*, "troubler l'eau." Le substantif *umujabu*, "le galet," peut s'intégrer à cette imagerie, au moins par assonance (sinon étymologiquement, vu la différence de hauteur sur le *a*). On retrouve le thème des galets (*ubusoro*) dans la rivière dans les déclamations de Mitimigamba en l'honneur de Ntare Rushatsi (cf. F.M. Rodegem, *Anthologie rundi*, Paris, 1973, 336-337). Nous remercions Jan Vansina pour ses remarques pertinentes concernant le terme *Jabwé*.

20. Récits de Nyankana et de Ruteye, *Légende*, 83 et 71.
21. Sur les guerres de Ntare Rugamba, voir *Légende*, 205-08. A. Kagame, dans son *Abrégé de l'ethno-histoire du Rwanda* (Butare, 1972), propose de distinguer entre Nsoro Nyabarega opposé à un "Ntare III Kivimira" au XVIIe siècle et Nsoro Nyamugeta adversaire de "Ntare IV."
22. Enquête du Centre de Civilisation Burundaise à Kuntega, le 22 septembre 1977.
23. *Légende*, 119-22.
24. Voir les cartes de P. Ndayishinguje, *L'intronisation d'un mwami* (Nanterre, 1977) ou de A. Gahama, *La reine mère et ses prêtres au Burundi* (Nanterre, 1980).
25. *Légende*, 97-98; Sinzobakwira (enquêtes E. Mworoha); Baranyanka, 1957 (collection Vansina); Baramagara, Ijene, le 13 juillet 1967.
26. Voir J.P. Chrétien, "Les années de l'éleusine, du sorgho et du haricot dans l'ancien Burundi. Ecologie et idéologie," *African Economic History*, no 7 (spring 1979), 75-92.
27. P. Schumacher, "Ruanda," thèse inédite, microédition du manuscrit, *Anthropos*, (1958), 141-42. Extrait traduit par nous en annexe.
28. A. Kagame, *Inganji Kalinga* (Kabgayi, 1943-47, 2e éd. 1959), II, VI, 20.
29. Kagame, *Un abrégé*: Mibambwe Mutabazi aurait été le beau-père de Mashira. Cela se serait situé au milieu du XVe siècle selon Kagame, au milieu du XVIe siècle selon Vansina, *L'évolution du royaume rwanda des origines à 1900*, (Brussels, 1962).
30. A. Coupeze & T. Kamanzi, *Récits historiques rwanda* (Tervuren, 1962), 142-170, récits n° 6 (consacré à Mashira) et 7 (Mashira et Karemera roi du Bugesera).
31. C'est ce Remera qui aurait, selon Baranyanka, donné son nom à Karemera. Indépendamment de cette reconstruction plus logique qu'historique, on notera la richesse symbolique du terme *remera*, du verbe *kuremera*, être lourd, pesant, de poids. Beaucoup de sites historiques

- portent ce nom: le roi Mwezi Gisabo a été déposé après sa mort à un lieu dit Remera, etc. Un arbre avec lequel on faisait des tambours s'appelait *umuremera* (*Kigelia aethiopica*, selon le *Dictionnaire* de Rodegem).
32. Voir Coupez et Kamanzi, *Récits historiques*, 222-53; Vansina, *Légende*, 83-84.
 33. *Murama*: Voir note 9. *Murinsi*, l'érythrine, *Erythrina abyssinica*. *Umuganza*: *Ocotea michelsonii*.
 34. J. Gorju, *Face au royaume hamite du Rwanda, le royaume frère de l'Urundi* (Brussels, 1938), 105-08.
 35. *Légende*, 55-68.
 36. "Le roi du Burundi Ruganzu de Ngoma qui attaque le roi du Rwanda et le battit par la ruse" [récit de Mansuet Kabuturo, Musigati, nov. 1978], *Culture et Société*, n° 2, (janv. 1979), 98-101 et 106.
 37. A. Coupez, "Texte ruundi: les rois du pays ruundi et les hommes venus les premiers," *Zaire*, 11(1957), 623-36.
 38. Par exemple aucune publication n'existe sur le Bushubi. En ce qui concerne les légendes relatives aux Bacwezi et à Ruhinda, dont on parle tant et sur lesquels on a si peu de versions authentiques, le colloque de Bujumbura de septembre 1979, a émis le voeu d'un effort urgent de collecte, si c'est encore possible.
 39. J. Roscoe, *The Banyankole*, (Cambridge, 1923), 24. L. De Heusch, dans son *Rwanda*, 263, rapproche également ce haut fait de Kyomya de ceux de Binego venant à l'aide de son père Ryangombe.
 40. *Légende*, 100-03. Le "Rwanda de Ndanyoye" évoqué dans cette version figure aussi dans les traditions rwandaises pour désigner le Rwanda originel dit "Rwanda de Gasabo" (cf. A. Kagame, *Abrégé*, 48).
 41. Henri Sinzobakwira, enquête d'Emile Mworoha, Mukenke, 23 décembre 1971. Sinzobakwira, ancien sous-chef au Bugufi, la province du nord-est du Burundi rattachée au Tanganyika Territory en 1919, avait longtemps milité pour la récupération de cette province.
 42. De Heusch, *Rwanda*. Mais l'hypothèse qu'il y développe (51) concernant l'imposition par les Bahinda de leur propre interdit, celui du singe *tumbili*, sur celui, plus ancien, des Bayango ou des Bazirankede, le singe *nkende*, achoppe sur une faille linguistique, car la source qu'il utilise (H. Cory et M. Hartnoll, *Customary Law of the Haya Tribe* [London, 1945], tableaux annexes des clans) mêle les indications en ruhaya et en kiswahili. Or *nkende*, terme répandu dans les langues de la région, et *tumbili*, terme swahili, désignent tous les deux le cercopithèque, un petit singe gris verdâtre. Il existe certes des variétés différentes de cercopithèques, mais l'opposition des termes ne reflète ici qu'une différence de langues et non de taxinomie zoologique.
 43. Cf. J.P. Chrétien, "Le passage de l'expédition d'Oscar Baumann au Burundi (sept.-oct. 1892)," *Cahiers d'Etudes Africaines*, 8(1968), 48-95.

44. Publié à Bois-le-Duc en 1903, Voir notamment les articles "Dynastie," "Histoire" et "Wahinda," 179-82, 286-88, 628-30. Cf. A.A. Trouwborst, "De beoefening van de etnografie van Burundi tijdens de duitse bezetting (1890-1916)," *Africa-Tervuren*, 1979, 1, 4-10.
45. J.H. Speke, *Les sources du Nil* (Paris, 1865), 214-18; G. Schweinfurth & F. Ratzel ed., *Eine Sammlung von Reisebriefen und Berichten Dr Emin Pascha's* (Leipzig, 1888), 379-80.
46. Par exemple Gitara au sud de Mwaro; Gatara sur la haute Ruvubu, Tara sur un versant de la colline royale de Mbuye (où résidait la vestale Muka Kiranga), etc.
47. Franz Stuhlmann, *Mit Emin Pascha ins Herz von Afrika* (Berlin, 1894), 713-15.
48. L'association Bahima-Bacwezi apparait dans Harry Johnston, *The Uganda Protectorate* (London, 1902), 2:594-96; J. Czekanowski, *Ethnographie*, t. I de A.F. Hrg zu Mecklenburg, *Wissenschaftliche Ergebnisse der Deutschen Zentral-Afrika-Expedition 1907-1908* (Leipzig, 1917), 51-55; J. Gorju, *Entre le Victoria, l'Albert et l'Edouard*, (Rennes, 1920), 50-61.
49. Voir l'extrait donné en annexe, *Dictionnaire*, 179.
50. Paru à Bruxelles en 1938.
51. *Entre le Victoria*, 146-54.
52. Ibid, 151. Il s'agit d'une réminiscence de la *Relatione del Reame di Congo et delle circonvicine contrade* de F. Pigafetta & D. Lopes (trad. W. Bal, [Louvain, 1965], 135) Ce *Monemugi* censé atteindre "le Nil entre les deux lacs" est assimilé à l'Unyamwezi.
53. Kintu, héros fondateur du Buganda, serait un descendant de chrétiens (ibid, 102).
54. J. Gorju, "Quinze jours en montagne," *Les Missions catholiques*, (1928), 185-87.
55. P. Siriba, "La colonisation et la tribalisation au Burundi," (thèse, Institut catholique, Paris, 1977), 138.
56. *Rusizira Amarembe*, mensuel qui parut de 1940 à 1954. Pio Canonica (1876-1943) était arrivé au Burundi depuis 1906. Sous le Mandat il incarnait surtout la mission de Bukeye qu'il avait fondée en 1927, en plein domaine royal.
57. A. Coupeze, "Texte ruundi: les rois du pays ruundi et les hommes venus les premiers," *Zaire*, 6(1957), 623-36. Joseph Rugomana était un notable instruit très proche de la Cour de Mwambutsa et qui collabora souvent avec les enquêteurs européens. Cf. F.M. Rodegem, "La fête des prémices au Burundi," *Annales du Musée Royal de l'Afrique centrale, Sciences Humaines*, n° 72 (1971), 207.
58. E. Simons, *Coutumes et institutions des Barundi*, (Elisabethville, 1944), 142-45. P. Schumacher, "Urundi," *Aequatoria* (1949), 129-32. J.B. Adriaenssens, *Histoire du Ruanda-Urundi*, (multigraphié, 1951). R. Bourgeois, *Banyarwanda et Barundi*, I, *L'ethnographie* (Brussels, 1957), 114 et 181-92.
59. H. Meyer, *Die Barundi* (Leipzig, 1916), 178-94.

60. *Rusizira Amarembe* (janv. 1944), 1-2.
61. J. Sasserath, *Le Ruanda-Urundi, Etrange royaume féodal* (Brussels, 1948).
62. Sur Baranyanka, des allusions dans le livre cité ci-dessus. Voir aussi nos articles: "Une révolte au Burundi en 1934. Les racines traditionalistes de l'hostilité à la colonisation," *Annales E.S.C.*, (1970), 1678-1717; "Féodalité ou féodalisation du Burundi sous le Mandat belge," à paraître dans les *Mélanges offerts au professeur Henri Brunshwig*. Un exemple analogue d'acculturation entre les traditions détenues par les autorités "coutumières" et les efforts de synthèse de missionnaires ethnologues au Kazembe: cf. T.Q. Reefe, "Traditions of Genesis and the Luba Diaspora," *History in Africa*, 4(1977), 190-93.
63. "Le triomphe de Karyenda" équivalent de "la souveraineté de Kalinga," Karyenda et Kalinga étant les tambours dynastiques respectifs de chacun des deux pays. La première édition de l'ouvrage de Kagame est de 1943-1947.
64. A. Kagame, "Le code ésotérique de la dynastie du Ruanda," *Zaïre* (1947), 364-86, notamment 379.
65. Sur les traditions existant au Burundi concernant les Benerwamba et les Barengé cf. J. Vansina, *Légende*, 123-24 et 169-70.
66. J. Hiernaux, "Note sur une ancienne population du Ruanda-Urundi, les Reenge," *Zaïre* (1956), 331-60. Version recueillie entre 1953 et 1955. Kayijuka fréquentait alors régulièrement l'I.R.S.A.C. à Astrida, en tant qu'informateur de J.J. Maquet (communication de J. Vansina).
67. J.B. Baramagara, Ijene, 13.7.1967 et 21.8.1971; H. Sinzobakwira, Mukenke, 23.12.1971 et 7.10.1972 (ce dernier interrogé par E. Mworoha). Voir extraits de Sinzobakwira en annexe (traduits en français par E. Mworoha, que nous remercions d'avoir bien voulu permettre cette publication). Une autre version du même informateur est publiée par E. Mworoha, *Peuples*, 98-99.
68. F.M. Rodegem, *Anthologie Rundi* (Paris, 1973), 328-44. La source du texte n'y est pas donnée et malheureusement la traduction est très peu satisfaisante, ce qui est étonnant chez un auteur particulièrement compétent en matière de kirundi: la formule *Rufuku rwapfukuye igihugu* (vue plus haut) est traduite "Ntare le Bref a donné sa grandeur à notre pays," *baragisaba icari kibazanye* est traduit "ils lui demandent ce qui était le but de leur voyage" au lieu de "ils lui soumettent l'objet de leur visite," *barakironse* (s/ent. *Kiranga*) *gihagaze kuri Ntenderi* est traduit "ils reçoivent alors un suppôt que leur amène Ntenderi," au lieu "ils l'accueillent alors en la personne de Ntenderi possédé par lui (s/ent. *Kiranga*)," etc.
69. *Rusizira Amarembe* (avril 1944). On notera que l'étymologie *Kami - Bam* avait déjà été présentée par J. Gorju dans *Entre le Victoria...*, à propos d'un clan du Nkore, avec la mention "Kâmi ou Hami" et une allusion à un fils maudit par son père... (34).

70. *Ndongozi* (Le Guide) avait succédé à *Rusizira Amarembe* (le Semeur de Paix) en 1954. Voir l'extrait donné en annexe (tiré de *Ndongozi*, 15.7.1955), à comparer avec Vansina, *Légende*, 102. On notera la redondance de ce récit de fondation, puisqu'on est en présence successivement de deux Ntare Rushatsi, le premier ancêtre des Bajiji, et le second étant Muhanza. Là où Vansina écrit "devin et menteur," il faut comprendre "devin et forgeron": l'erreur s'explique par une mauvaise lecture (ou une mauvaise audition) du substantif *muheshi* (et non *mubeshi*). L'emploi du *muheshi* au lieu de *mucuzi* pour désigner le forgeron atteste en tout cas l'origine régionale de cette version, car ce terme n'est employé que vers le nord-est du Burundi.
71. D'après une formule connue d'Evans-Pritchard. Voir notre postface à l'étude de Ndayishinguje, *L'intronisation*, 61-72 ("La royauté capture les rois").
72. Chrétien et Mworoha, "Les tombeaux des *bami* du Burundi;" Gahama, *La reine mère*.
73. C. Wrigley, "The Story of Rukidi," *Africa*, 43(1973), 219-35.
74. J.P. Chrétien, "Les arbres et les rois," *Culture et Société*, 1 (mai 1978), 35-47.
75. Chrétien, "Les années de l'éleusine," 84.
76. Cf. J.C. Miller, *Kings and Kinsmen* (Oxford, 1976): même problème dans l'historiographie des Mbundu. Sur les Grands Lacs cf. Mworoha, *Peuples*.
77. G.W. Hartwig, *The Art of Survival in East Africa: the Kerebe and the Long Distance Trade, 1800-1895* (New York, 1976).
78. A.E. Kitching, "Tribal History and Legends of the Wazinza," 21.1, 1925, District Book de Biharamulo. On notera que la référence à Kabarega était également présente dans *Ndongozi* à propos de l'origine du clan des Bagara. *Ivya kera vy'i Burundi* (oct. 1957).
79. District Book de Kigoma (S.O.A.S., collection des D.B., vol. 7, 206-07).
80. District Book de Bukoba, "Tribal History," 1931, 48-53. Selon ces traditions du Bushubi les deux dynasties provenaient du Bujiji.
81. Cf. Notre article "Les deux visages de Cham. Points de vue français du XIXe siècle sur les races africaines d'après l'exemple de l'Afrique orientale" in P. Guiral et E. Temime eds., *L'idée de race dans la pensée politique française contemporaine* (Paris, 1977), 171-99.

Texte I
Une tradition orale burundaise:

Extrait du cycle du Nkoma chez Stanislas MASASU
(Rutovu, 9 septembre 1971)

A comparer avec Vansina, *Légende*, 79.

... Ils arrivèrent à la rivière, là-bas, qui donne accès au Buha; ils la traversèrent; ceux de chez Jabwe s'en retournèrent. Il y arriva sous le nom de Cambarantama, chez sa tante. Il s'installa chez sa tante. Le mari de sa tante demanda à celle-ci: "qu'est cet enfant?" Elle avait reconnu son neveu; elle dit: "C'est Cambarantama, c'était un petit valet de mon père, l'enfant d'un berger." Il était au carrefour où tout se décida. L'autre dit: "Non! Quand nous jouons au trictrac il me bat!" Elle répondit: "Je ne comprends pas ce qui arrive." Cependant les autres (deux devins) avaient construit une hutte dans le marais, restant cachés avec le taureau *ingabe*, un taurillon avec sa mère, dans ce marais où ils étaient arrivés. Ils s'arrangèrent pour rencontrer Cambarantama, ils amenèrent ce taureau, ils firent fabriquer une pirogue en bois de *murama*. Ils apportèrent cette pirogue, comme si c'était un lit; ils apportèrent donc cette pirogue qu'ils avaient fait tailler et une cruche d'eau. Ils y versèrent l'eau et lui dirent: "Tiens-toi debout!" Ils dirent à cet enfant venu avec eux: "Mets-toi debout dedans! Mets-toi debout dedans!" A ce moment-là le mari de sa tante se réveilla en sursaut en criant: "Ho! Hu! J'ai rêvé qu'un *mwami* était intronisé. Je le vois, il arrive! Il est dans le Tanganika; Non, il est dans une pirogue dans le Tanganika [= le pays]. Et si les taureaux Ruhororo et Rugajo se battent? Oh! Il le fait passer (mon taureau) à travers la clôture! Je vois ce mwami revêtir des parures de bon augure (*izeze*), il revêt la peau du mouton, le porte-bonheur! Il gravit le Nkoma, il y trouve un animal sauvage dans un terrier: ils y étendent la peau sur le terrier. Les Baha partent à sa poursuite pour le faire revenir. Mais le serpent *nkoma* qui se trouve dans le terrier se gonfle et cogne la peau de sa tête, il la cogne de sa tête et elle résonne comme un tambour. On crie: Eh! Un *mwami* est intronisé!". De fait les Baha revinrent en arrière, il gravit le Nkoma, il y arriva avec le taureau et sa mère qui y déposèrent de la bouse. C'est ainsi qu'on célèbre le *muganyuro* depuis lors. Il arriva à Kirwa....

(traduit du kirundi par P.
Ndayishinguje et J.P. Chrétien)

Texte II
Tradition Rwandaise sur le Burundi:

Le récit de Sekarama, recueilli par P. Schumacher au début des années 30
(*Ruanda*, microédition *Anthropos*, 158, 141-142).

A comparer avec le récit de Ruteye (J. Vansina, *Légende*, 71).

Rushonjeruzakira, dont le véritable nom est Kalemera, un Munyiginya de Kamonyi (de ce côté-ci de la Nyabarongo, face à Kigali), se rendit en voyage avec son seigneur Gachumu dont il portait les bagages. Gachumu vivait à l'époque de Kyilima Regwe et du devin de la région Mashira qui régnait sur la province intérieure du Nduga: il était devin, sorcier et faiseur de pluie. C'est lui qui donna à Kalemera son surnom: "L'affamé qui réussira."

Gachumu avait l'intention de interroger Mashira. Un des vassaux du magicien dit à Rushonje: "Mashira est un fieffé menteur; si tu veux vraiment apprendre la vérité, cache-toi dans l'herbe derrière le remblai de fumier et tu apprendras la vérité dès que Gachumu se sera éloigné." Rushonje rapporte cela à son maître qui approuve le plan. Après la consultation Mashira accompagne Gachumu sur un bout de chemin et rentre. Depuis le remblai de fumier il crie à ses bergers de tenir le bétail à l'écart des semailles, il jette un regard sur Gachumu qui s'éloignait et commence à prophétiser: "Celui-ci a un serviteur: à la place de ce dernier je m'emparerais de la hache, de l'épée et de la lance de mon maître et je me rendrais dans le pays où seuls des animaux sont rois. J'abattrais le lion, je revêtirais sa peau et je deviendrais roi de cette manière. Mais toi (Gachumu): tu n'as même pas de enfants dans les reins, tu trépasseras sans postérité et tu ne laisseras après toi qu'un arbre en mémorial." Cet arbre était encore visible dans le pays à l'arrivée des Européens: ils l'abattirent pour en faire du bois d'oeuvre.

Rushonje rapporte à son maître: "Il a dit que ta semence est épuisée, rien de plus." Ils reviennent chez eux. Rushonje dérobe la hache, l'épée et la lance de son maître et disparaît. Il passe la nuit en Urundi dans différents enclos, finalement il arrive à Bugazi et demande étonné: "Que signifie ce battement de tambours et ces sonneries de cors, que cherchent tous ces gens qui arrivent par ici?" On lui répond que dans les environs un roi incarné dans un lion habite dans une caverne et qu'on lui apporte des boeufs dès que son rugissement indique qu'il a faim.

Rushonje s'y rend et se cache. Le matin l'animal sort se chauffer au soleil. Il s'étire et sommeille. Rushonje s'approche

en rampant, cherche l'endroit où le coeur bat et y enfonce son épée; il le transperce de nouveau de son épée, va chercher sa hache et lui tranche la tête. Il étend la peau au soleil et s'étend dessus. Enfin il emporte les vivres accumulés dans la caverne et il se met à faire tourner son briquet, mais il n'attise le feu que la nuit venue. Les gens venaient toujours déposer leurs offrandes. Cela dura deux ans.

Une fois, par distraction, il avait fait du feu de jour; des ramasseurs de bois virent monter la fumée. Ils l'annoncent, mais on ne les croit nullement. Deux hommes s'y rendent et restent cachés. Ils distinguent une forme humaine, nue, qui sort de la caverne pour s'étendre au soleil. L'habit d'écorce était en effet parti en lambeaux et Rushonje ne disposait plus que de la peau du lion.

On se concerta et on décida de tenir prête une litière à proximité. On le fait. Aux offrandes habituelles on ajoute deux cruches d'hydromel bien brassé, sans oublier une pipe et de tabac. A la fin des cérémonies les tambourinaires se retirent; quatre hommes restent en arrière et d'autres se tiennent sur le côté avec la litière.

Rushonje fume et boit, puis sort de la caverne, s'étend au soleil et s'endort. Deux des hommes s'approchent avec précaution et le saisissant. Il se défend: "Je vais vous mordre, je vais vous abattre." Ils rétorquent: "Biramaze, cela n'a pas d'importance!" Ils font éclater les acclamations: "Humura, Nyiruburundi! N'aies pas peur, souverain du Burundi!" Les deux autres accourent, on fait approcher les porteurs de la litière, on l'habille, on rase sa chevelure embroussaillée (urusatsi au Ruanda, urushatsi en Urundi), on lui coupe les ongles des doigts qui étaient devenus très long et on le transporte en un cortège solennel jusqua sa nutte royale.

(traduit de l'allemand par J.P. Chrétien)

Texte III

Le Burundi dans l'ethnologie diffusionniste:

Les origines de la dynastie selon J.M. van der Burgt
Dictionnaire Français-Kirundi, 179-80

Les rois de l'Urundi appartiennent à la dynastie des *Wahinda*, quoique d'autres le nient. On fait remonter cette dynastie, au célèbre *Ruhinda* seulement, on fait venir ce *Ruhinda* de sud, c.-à.-d. du Hern ou de l'Ushingo (*w'inkiko, amahangakwa Ruhinda*), d'où tous les rois de l'Urundi seraient originaires; tandis que le fondateur *Ruhinda* des dynasties du nord (Ruanda, Karagwe, Usui, Uzinza, Nkore, Kiziba, Unyoro) est dit originaire du nord, du célèbre royaume ancien de *Kitara*. Les habitants distinguent soigneusement ces *Wahinda* des *Wahuma* ou *Watutsi*. Tous sont des immigrés, mais ne seraient ni de la même race (quoique mêlée depuis), ni immigrés à la même époque. Quelques Warundi placent l'origine de leurs rois au nord sur une montagne sacrée, ou dans un pays nommé *igitara (kitara)*, situé au Bugufi(?) ou plus au loin! Le fondateur de cette dynastie, selon eux, sort de l'eau d'une source, ou d'une fontaine profonde qui sort des entrailles de la même montagne sacrée (*igitara*). Il est très curieux, que parmi les dix *Maharkis*, patriarches indiens (divinisés), se trouve un *Poulastia* (c.-à.-d. *le rejeté*, selon Gorresio), identique au *Iliuen-hiao* = le noir vociférateur, associé par les Chinois à la planète Venus-Lucifer. Eh bien! ce *Poulastia* habite *Kedara* ou *Kitara* = lieu creusé. Selon la Bible, Caïn fut le premier chercheur (mineur) et fondeur de métaux. Ce même *Poulastia* fut, selon les Indiens, le premier ancêtre des noirs *Rackhasas* (égyptien: *Nahsi*=Negres, *Ranchsi*=dieu des Negres, de *Khu, Shu, Sut, Set*), c.-à.-d. de la race caïnite et nègre de l'Inde, de l'Afrique et du reste du monde. Ils sont spécifiés comme les *hommes aux grandes oreilles*. Les *Wahinda-Watutsi*, en effet, se remarquent par leur longues oreilles!...

Texte IV

Culture africaine et culture biblique:

de Muyango à Ntare: la dispersion des peuples et la
fondation du Burundi, selon Henri Sinzobakwira
(Mukenke, 23 décembre 1971)

Imana a appelé: "Kazirankende!" Il répondit: "Je suis là!" - Ecoute bien ce que je vais te dire - Kazirankende avait douze enfants, garçons et filles. Il lui dit: "Kazirankende, je donne à tes sept fils la royauté du pays noir. Celui qui va les introniser, c'est leur grand frère Sabahinda (le fils aîné de Kazirankende). Je te le dis pour que tu le saches, je confie une mission à tes fils. Sabahinda! Tu dois partir avec ces rois, tu te mets devant eux et tu vas les introniser. Au moment de l'intronisation, nul roi n'aura une part supérieure à celle d'un autre. Pour indiquer à chacun son pays, tu marcheras six jours et le septième jour tu en introniseras un. Le lendemain tu feras de même. Prends garde qu'aucun roi n'ait une part plus grande que celle d'un autre! Vous marcherez convenablement, sans vous asseoir en route, vous marcherez du matin au soir: ainsi les jours seront égaux et ainsi les pays seront égaux." Ils se sont mis en route, Sabahinda et ses petits frères, ils intronisèrent le premier roi...

Sabahinda intronisa le premier roi et leur dit ceci: "Les rois, vous allez vous séparer; nul roi ne rendra visite à un autre, nul roi ne rencontrera un autre; Imana vous a donné la puissance de demeurer indépendants; aucun ne tendra la main à un autre pour lui demander quelque chose. Ce que le roi dira dans son pays aura été dit; ce qu'il méprisera aura été méprisé, ce qu'il maudira aura été maudit. Nul roi ne sera supérieur à un autre, soyez tous égaux, que vos pays soient égaux!" Sabahinda leur dit: "Celui qui ne reconnaîtra pas la pluie parmi vous autres les *bami*, il ne saura pas gouverner..." C'est à dire, celui qui ne saura pas reconnaître l'époque de la tombée des pluies, quand elles doivent commencer et quand elles doivent cesser, celui-là ne sera pas roi...

Premièrement il intronisa le roi de Bunyoro appelé Rukan-dambuga. Puis il intronisa le roi du Buganda appelé Gatokintu. Ce sont des enfants de Kazirankende. Puis il intronisa celui de Nkore appelé Ntare. Cela faisait trois. Il continua et intronisa le roi du Karagwe appelé Ruhinda. Il continua et intronisa le roi du Bujinja appelé Nsase. Il continua, intronisa le roi du Gisaka nommé Kwezi, puis intronisa le roi du Burundi appelé Ntare...

Ntare est passé par le Buha, puis vint au Burundi. Vous savez qu'on aimait célébrer le Nkoma comme étant le lieu d'où il était venu. Quand il est venu au Burundi, il y avait huit fils de Muyango, mais je ne connais pas leurs noms. Ils l'ont appelé. Ntare est arrivé. Il existait un lion dans la forêt: c'est lui qui gouvernait le Burundi, c'est lui qui dirigeait les fils de Muyango. Un des fils de Muyango apprit son nom... Puis Ntare dit: "Demain, apporte-moi un taureau!" Les fils de Muyango avaient des vaches, des chèvres, des moutons, des chiens, rien qu'ils ne possédassent pas. Les différentes sortes de choses que vous possédez sont venues de chez Muyango. Donc un des fils de Muyango alla annoncer à ses frères: "Une personne qui se trouve dans la forêt m'a dit de lui apporter un taureau. Je ne sais pas qui c'est." "Nous l'amènerons!"

Sabahinda lui avait dit: "En bas de l'endroit où tu vas dormir, il y a un lion qui gouverne le Burundi, et devant, tu verras une termitière? Si le taureau arrive, abats-le pour tous les Barundi qui seront là et ne conserve aucun morceau de viande." - Parce que les Barundi ne font pas de provisions. En outre ils ne souffraient pas de la faim, ils mangeaient ce que Imana leur montrait; ils cueillaient ce qu'ils trouvaient sur les arbres rencontrés et placés là par Imana, car celui-ci savait où ils allaient dormir et où ils allaient manger. Tu sais qu'Imana n'ignore rien. - "Puis, ajouta Sabahinda, tu diras aux hommes de couper la termitière, de creuser, puis d'enterrer la peau du taureau là-dedans. Qu'ils mangent et qu'ils emportent le reste. A l'aube - la peau sera sèche - tu iras couper un arbre et tu feras un tambour que tu battras. Ils t'entendront et accoureront vers le tambour, vers toi qui auras abattu le taureau. Lorsque tu auras battu le tambour à l'aube, tu descendras et tu tueras le lion, puis tu t'assoieras sur lui. Quand ils viendront voir et qu'ils te trouveront sur le lion, ils se diront: venez voir ce que le lion engendre!" Ils arrivèrent et battirent des mains: le roi Ntare fut pris et porté en triomphe par les fils de Muyango. Ils le portèrent jusque chez eux. Le lendemain ils le furent promener et lui construisirent une demeure. Ils construisirent bien, puis ils allèrent lui demander ce qu'était devenue le tambour. Puis ils l'intronisèrent... Puis on l'appela Ntare, le nom même du lion.

(traduit du kirundi par E.
Mworoha)

*Texte V:**Traditions diffusées par la presse:*

Un article du *Ndongosi* (15 juillet 1955), dans la série *Ivya kera vy'i Burundi*. A la source de "l'anonyme de Kigamba" de Vansina (*Légende*, 102).

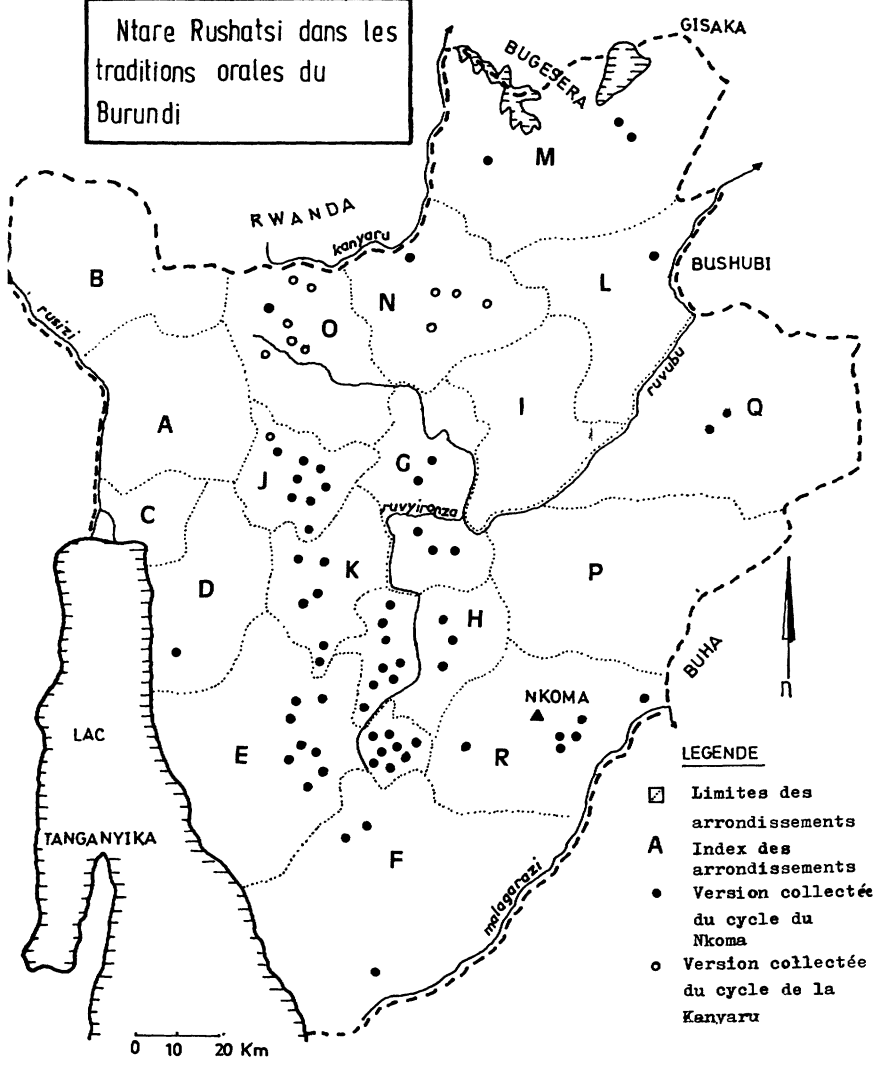
Ntare Biti appelé Rushatsi

J'en arrive là où Biti fut dépouillé de sa cognée. Après le décès de Rujiji, les devins Mitimizirikana et Ndwano se rendirent là-haut au Bushingo dans le pays d'origine de Ruhinda, de Nkanza et de Kigeri, en vue de chercher un successeur à Rujiji. Dans la famille de Kigeri, au Bushubi, c'est Kibogora qui régnait. C'est Kibogora qui leur indiqua l'endroit où se trouvait Rushatsi. Ce Rushatsi était à la fois devin et forgeron. Il habitait au Heru. Ndwano et Mitimizirikana le trouvèrent en train de chercher du charbon près des marais de la Mubutindi, au confluent de la Muyovozi, de la Rubizi et de la Bulera. Rushatsi les amena chez lui, où on trouvait des champs d'aubergines et d'éleusine. Ndwano et Mitimizirikana lui réclamèrent la cognée qui lui servait à couper les arbres pour faire du charbon et lui donnèrent le tambour du Kilemera. Ils lui enlevèrent ainsi sa peine et il devint roi. C'est pourquoi lorsqu'un Murundi est fatigué et cherche celui qui va le soulager, il dit: "J'en suis là où était Biti quand on lui enleva sa cognée!"

Ntare Biti, appelé aussi Rushatsi et Rufuku, la taupe qui a creusé le Burundi, un Muhanza, tomba au Rwanda au domaine de Mpanga et il fut ramené à Ngara du Nkoma, où il décéda.

(traduit du Kirundi par E.
Mworoha et J.P. Chrétien)

Ntare Rushatsi dans les traditions orales du Burundi



LISTE DES VARIANTES DISPONIBLES SUR NTARE RUSHATSI

A) Cycle du Nkoma :

Source intermédiaire	Nom de L'informateur	Date	Lieu	(Arret.)
Coupez (1958)	Ruvugaziniwe	1954	Bisoro	K
Gorji (1938)	2 Batutisi du Sud	Av. 1938	?	Æ ou F
Ruzizira Amarembe (1940)	?	Av. 1940	?	J?
Ndongozi (1955-57)	?	Av. 1955	?	Q
Vansina (1972)	Bahenye	1958	Kirisi	E
	Baracungana	1959	Bukoro	H
	Baransata	1958	Rutovu	E
	Baransunaguye	1959	Gasasa	H
	Baranzize	1959	Kanegwa	J
	Eburuwicaye	1958	Benga	O
	Biraranganya	1959	Jurwe	H
	Burwaba	1959	Karamagi	M
	Butunu	1959	Mugutu	G
	Gicamira	1959	Nyantaro	E
	Gitabuzi	1959	Gishubi	H
	Kabogoye	1959	Muruhuma	Q
	Kajigomba	1958	Kato	R
	Kamagaza	1958	Gishubi	H
	Kangana	1959	Citaba	F
	Kibiri	1958	Muzenga	E
	Kihereto	1959	Kabazi	D
	Masasu	1958	Muzenga	E
	Matama	1959	Kwitaba	E
	Mudangi	1959	Higiro	G
	Munengo	1959	Yanza	H
	Murahanyi	1959	Nyamiyaga	K
	Murushyo	1958	Rutovu	E
	Muteganya	1959	Buganda	F
	Ndabunganiye	1959	Mariba	E
	Ndirakubagabo	1958	Bitare	G
	Ndirumuyu	1959	Gisozi	K
	Ngayagahama	1959	Ruvumu	E
	Ngazi	1959	Nkonyovu	J
	Ntagenyera	1959	Matana	E
	Ntavugayambona	1959	Muhaganya	K
	Ntibuberwa	1959	Nkonyovu	J
	Ntohanya	1959	Mugutu	G
	Nyankana	1958	Ruvuye	E
	Nyomana	1959	Gatongati	H
	Rugambarara	1959	Ruvumu	E
	Rusage	1959	Gisozi	K
	Rushikorano	1959	Gitongo	G
	Rwankunyagu	1960	Kiganda	J
	Rwanange	1958	Rutovu	E
	Rwemera	?	?	J
	Sebahoge	1959	Karambi	E
	Sebiriti	1958	Kiziba	N
	Semajumbura	1959	Kanegwa	J
	Semukiza	1959	Gasasa	H
	Ziriburye	1959	Kanegwa	J
Chrétien (1971) (enquêtes inéd.)	Masasu	1971	Rutovu	E
	Banteyamanga	1971	Rugari	L
	Mhindano	1971	Gishubi	H
	Muyangayanga	1971	Mpinga	R
	Singira	1971	Ngomante	R
	Ntibanga	1971	Ryansoro	H
Mworooha (1977)	Sinzobakwira	1971	Mukenke	M
	Sinzobakwira	1972	Mukenke	M
Centre de Civilisation Burundaise (1977-79)	Ruzuba	1977	Gishubi	H
	Gitibiye et alii	1977	Mpinga	R
	Ndorici	1978	Kayove	R
	Kamuyego	1979	Kayove	R
	Ruvugaziniwe	1979	Bisoro	K

B) Cycle de la Kanyaru :

Source intermédiaire	Nom de L'informateur	Date	Lieu	(Arret.)
Zuure (1932)	Rusukiranya	Av. 1932	Nkiko	O
Gorju (1938)	Baranyanka	Av. 1938	Nkiko	O
Vansina (1972)	Baranyanka	1958	Nkiko	O
	Funi	1959	Remera	N
	Mpfanyishavu	1959	Gahaga	J
	Ruteye	1958	Murangara	O
	Sebigu	1959	Gishya	N
	Sematakara	1959	Musumba	N
	Sindahera	1959	Musumba	N
Chrétien (1971)	Baramagara	1971	Ijene	O
Mworooha (1977)	Baramagara	1972	Ijene	O

Index des arrondissements (limites de 1965-1980)

A	Bubanza	J	Muramvya
B	Cibitoke	K	Mwaro
C	Bujumbura	L	Muyinga
D	Mwisare	M	Kirundo
E	Bururi	N	Ngozi
F	Makamba	O	Kayanza
G	Gitega	P	Ruyigi
H	Bukirasazi	Q	Cankuzo
I	Karusi	R	Rutana